

CHAPITRE VIII

LA MENTALITÉ DES INDIENS D'AMÉRIQUE

(Suite)

SOMMAIRE. — I. *Récapitulation*. — II. *Les Esquimaux* : voracité extrême des Esquimaux ; les diners priés chez les Esquimaux ; la libéralité des Esquimaux ; l'altruisme communautaire ; solidarité et aide mutuelle ; sacrifices utilitaires ; ingéniosité industrielle ; arts graphiques et plastiques ; sens musical ; cartographie des Esquimaux ; aberrations animiques ; littérature ; numération ; chronométrie rudimentaire ; éducation scolaire ; le caractère des Esquimaux.

A. L'ANCIEN MEXIQUE. — I. *Les origines* : Aztèques et Peaux-Rouges ; la grande monarchie. — II. *Le caractère des Aztèques* : cannibalisme religieux et férocité rituelle ; animisme primitif ; débilite morale. — III. *Les arts et la vie sensitive* : chorégraphie religieuse ; sculpture imitative ; développement agricole et industriel ; progrès automatique des arts et métiers. — IV. *Les œuvres intellectuelles* : pictographie et son évolution ; ingénieuse notation arithmétique ; année solaire ; astronomie animique.

B. L'ANCIEN PÉROU. — I. *La légende des origines* : sauvagerie des indigènes et leur domestication ; monarchie théocratique et communisme d'Etat ; danses chorales et rituelles ; Pérou et Paraguay. — II. *Les connaissances intellectuelles* : écoles aristocratiques et chroniqueurs ; procédés mnémoniques ; la pictographie ; arithmétique et *quipos* ; cartographie ; astronomie animique ; année lunaire perfectionnée ; l'industrie et ses procédés ; l'humanitarisme des Quichuas et la férocité aztèque.

I. — RÉCAPITULATION

Ayant entrepris de comparer et classer les diverses races humaines d'après leur valeur et leurs particularités mentales, en allant des plus inférieures aux plus

développées, j'ai, dans les chapitres précédents, étudié, à ce point de vue, les principales variétés de la race noire et commencé l'examen des races jaunes ou mongoliques, en envisageant d'abord les Mongoloïdes de la Polynésie, puis les Indiens sauvages des deux Amériques, depuis le Fuégien jusqu'au Peau-Rouge.

Il me reste encore, avant de quitter le Nouveau-Monde, à parler d'une race primitive, qui, tout en ayant des représentants en Amérique, n'est pourtant pas spécialement américaine, d'une race arctique, celle des Esquimaux ou *Innuits*, dont les petits clans errent encore tout autour de la calotte polaire, non seulement en Amérique, mais en Asie et même en Europe. Nous savons, que cette race curieuse a eu jadis un habitat plus méridional, qu'elle se rattache peut-être à nos populations préhistoriques de l'âge du renne et que les anciens navigateurs scandinaves, ceux des *Sagas*, l'ont jadis rencontrée à la latitude de New-York. Cette race est donc, pour l'anthropologie, d'un particulier intérêt.

C'est par elle que je commencerai ce chapitre, dont le reste sera consacré aux grands empires de l'ancienne Amérique centrale, à ces curieuses et énigmatiques civilisations, que rencontra et détruisit l'invasion espagnole : aux Aztèques du Mexique et aux Quichuas du Pérou. Nous en aurons ainsi terminé avec les races mongoloïdes de l'Amérique et nous irons ensuite étudier la race mongolique dans son habitat le plus important, dans le continent asiatique, son centre probable de création.

II. — LES ESQUIMAUX

Quelle est la patrie d'origine des Esquimaux et des Lapons, leurs congénères ? Ces primitifs mongoloïdes nous représentent-ils la descendance ou, au contraire, les très anciens ancêtres de notre Européen de l'âge du renne ?

C'est là un des nombreux problèmes, que nous pose la genèse des races et longtemps encore ces problèmes attendront leur solution. Quoi qu'il en soit, et en dépit de la dolichocéphalie paradoxale des Esquimaux, ces derniers constituent aujourd'hui la plus inférieure des races jaunes et l'on est tenté de voir en eux le prototype de toutes les autres.

Pour nous, nous avons seulement à examiner en ce moment les divers côtés de leur mentalité, à passer en revue les principaux ressorts de leur activité. Ce qui frappe tout d'abord chez les Esquimaux, c'est que leurs besoins nutritifs sont d'une extrême énergie et qu'ils leur donnent satisfaction avec une répugnante grossièreté, dont les voyageurs européens ont été plus d'une fois surpris et choqués.

Tout d'abord, il y a lieu de s'émerveiller de la capacité et de la puissance de l'estomac hyperboréen. Ainsi, un jeune Esquimau mangea, en vingt-quatre heures, huit livres et demie de chair de phoque, en partie crue et gelée, en partie cuite, et, en outre, une livre et deux onces de pain. Il y ajouta une pinte et demie d'une soupe très épaisse et arrosa le tout avec trois verres à vin de genièvre, un grand verre de grog et cinq pintes d'eau¹.

Dans une autre occasion, des Esquimaux ingurgitèrent chacun, dans une manière de goûter², quatorze livres de saumon cru. Le capitaine Ross rapporte encore un autre fait du même genre. Un jour, ayant abandonné à une petite troupe d'Esquimaux un bœuf musqué tué par les Anglais, il put assister à une véritable orgie stomacale. Les indigènes débitèrent la chair de toute la moitié antérieure de l'animal en longues lanières, qu'ils consommèrent toutes, en s'y appliquant pendant une journée entière. Les lanières de viande passaient d'un

1. *Revue britannique*, janvier 1877.

2. Ross, *Hist. univ. voy.*, vol. XL, p. 162.

convive à l'autre, en se raccourcissant rapidement. Chacun des commensaux s'en fourrait un bout dans la bouche aussi avant que possible, puis coupait la bandelette de chair à la hauteur de son nez, en aspirant, en quelque sorte, la précieuse viande. De temps à autre et n'en pouvant plus, les Esquimaux reprenaient haleine et se laissaient tomber sur le lit de leur *iglou*, en se lamentant de ne pouvoir plus manger; puis, aussitôt que la chose leur était possible, ils recommençaient à déglutir; car ils avaient eu soin, pendant leur courte défaillance, de ne lâcher ni le morceau entamé ni leur couteau¹.

Toujours prêts à dévorer une substance alibile quelconque, les Esquimaux rencontrés par le capitaine Parry mangeaient avec délices la graisse crue des veaux marins et suçaient l'huile, qui restait sur les peaux enlevées par les Anglais². Des enfants de trois ans engloutissaient déjà du poisson cru et s'abreuvaient d'huile avec autant de sensualité que les adultes³.

A bon droit, le capitaine Ross compare l'Esquimau à un animal de proie, dont la principale jouissance est de manger et de manger encore⁴. Comme nous le verrons, ce n'est pas là le seul plaisir de l'Esquimau, mais c'en est sûrement le plus vif. On n'en saurait douter, quand on a lu la description d'un repas d'Esquimau, bien souvent citée et que nous devons au capitaine Lyon: « Koulittuck me fit connaître un nouveau genre d'orgie des Esquimaux. Il avait mangé jusqu'à en être ivre et, à chaque moment, il s'endormait, le visage rouge et brûlant, la bouche ouverte. A côté de lui, était assise Arnaloua, qui surveillait son époux, pour lui enfoncer autant que faire se pouvait, dans la bouche et en s'aidant de son index, un gros morceau de viande à moitié bouillie. Quand la bouche était pleine, elle rognait ce qui dépas-

1. Ross, *loc. cit.*, p. 127.

2. Parry, *ibid.*, p. 379 (deuxième voyage).

3. Meares, *Hist. univ. voy.*, vol. XIII, p. 349.

4. Ross, *Hist. univ. voy.*, vol. XL, p. 162.

sait les lèvres. Lui mâchait lentement et à peine un petit vide s'était-il fait sentir qu'il était rempli par un morceau de graisse crue. Durant cette opération, l'heureux homme restait immobile, ne remuant que les mâchoires et n'ouvrant même pas les yeux; mais il témoignait de temps à autre son extrême satisfaction par un grognement très expressif, chaque fois que la nourriture laissait le passage libre au son. La graisse de ce savoureux repas ruisselait en telle abondance sur son visage et sur son cou que je pus me convaincre qu'un homme se rapproche plus de la brute en mangeant trop qu'en buvant avec excès¹. »

L'Esquimau d'Asie ressemble très fort à son frère d'Amérique. Au 180^e parallèle, les Tchoutches de la province un peu russifiée de l'Anadyr sont tout aussi voraces que les Esquimaux d'Amérique. On a vu chez eux une famille de huit personnes, dont deux enfants, engloutir dans un déjeuner un *poud* (16 kilogrammes) de poisson et l'arroser de thé, dont un vieillard but quatorze verres². Les convives, couchés à plat ventre dans la *iourta*, prenaient les morceaux avec leurs mains horriblement sales et les mettaient dans leur bouche sans retirer les arêtes, qu'ils crachaient ensuite dans le plat. On mangea ainsi, avec grand bruit, pendant plus de deux heures. Après le repas, une femme lava son enfant de huit mois dans de la vieille urine décomposée et infecte; car les Tchoutches se lavent toujours avec de l'urine, quand ils se lavent.

Ces Esquimaux ne sont pas seulement voraces : ils sont aussi très avides de boissons enivrantes. Ils ne semblent pas connaître l'*Agaricus muscarius*, avec lequel leurs congénères plus méridionaux du Kamtchatka savent fabriquer une macération, qui procure du délire et des

1. *Voy. de Lyon*, p. 181.

2. A. Silnitzky, *la Province d'Anadyr*, etc. (*Revue scientifique* du 1^{er} avril 1899).

convulsions¹ ; mais ils sont toujours prêts à donner tout ce qu'ils possèdent pour de l'alcool². Habitant une région relativement moins inclémente, les Kamtchadales, qui, par tant de traits, ressemblent aux Tchoutches, sont cependant un peu moins primitifs. Ils ne se bornent plus à chasser le renne ; ils l'ont domestiqué ; mais ils ne le cèdent guère aux Tchoutches de l'Anadyr en gloutonnerie. Leurs festins en fournissent une preuve éclatante.

Pour l'habitant des régions arctiques, les deux grands maux de l'existence sont le froid et la faim. Aussi la politesse kamtchadale exige-t-elle, que, si l'on invite quelqu'un à un repas, l'abondance soit excessive et la température de l'*ostrog* assez élevée pour devenir insupportable. Dans ces occasions, l'amphitryon ne mange rien et attend patiemment que son convive rassasié demande grâce. Dès le commencement de la séance gastronomique, l'invité et l'invitant se sont mis complètement nus ; c'est là, d'ailleurs, une habitude d'intérieur, qui est générale chez tous les Esquimaux. L'invité s'empiffre vaillamment, autant qu'il peut, et ruisselle de sueur ; mais il ne s'avoue vaincu qu'à la dernière extrémité, et alors, avant de se retirer, l'usage veut qu'il fasse à son hôte un cadeau convenable.

S'agit-il de régaler plusieurs personnes à la fois ? alors, on exagère un peu moins la température ; mais la gloutonnerie n'y perd rien. On gorge ses invités de graisse de veau marin ou de baleine coupée en longues rouelles. L'hôte s'agenouille devant ses convives et leur introduit lui-même dans la bouche un bout de rouelle aussi avant que possible ; puis il coupe avec son couteau, au ras des lèvres, tout ce qui les dépasse³. C'est exactement ainsi, nous l'avons vu, que les femmes des Esqui-

1. Beniouski, *Hist. univ. voy.*, vol. XXI, p. 415.

2. A. Silnitzky, *loc. cit.*

3. Steller, *Histoire du Kamtchatka*, II, pp. 184-187.

maux américains appâtent leurs hommes : petite preuve, mais démonstrative, de l'unité de la race.

Ces mœurs nous semblent bien grossières, bien animales ; pourtant, elles ne laissent pas d'indiquer des sentiments de libéralité, de générosité, une habitude de donner, de s'entr'aider, qui se manifeste en toute occasion, ou, plutôt, qui se manifestait autrefois ; car, au contact des Européens, ces vieilles mœurs ont été fortement altérées. Lors des voyages de Ross et de Parry, elles étaient encore intactes. Ainsi, le capitaine Ross rapporte que les Esquimaux lui apportaient sans cesse du poisson et aussi de la graisse de veau marin pour entretenir son feu, et cela sans la moindre vue intéressée¹. On invitait même les Anglais à des festins successifs dans les tentes indigènes et, pendant ces repas, les Esquimaux ne cessaient de remercier leurs convives du plaisir qu'ils leur faisaient². De son côté, Parry cite des faits analogues, en ajoutant qu'inversement les Esquimaux ne témoignent aucune gratitude pour l'hospitalité qu'on leur donne³. Enfin, pour conclure, le capitaine Ross ajoute : « Ces gens ont une loi morale assez développée, écrite dans le cœur. Je n'en puis douter et plusieurs traits le prouvent⁴. » C'est évidemment la *loi non écrite* dont nous parlent les Grecs ; mais de pareilles lois résultent toujours de l'organisation sociale et, suivant une règle à peu près invariable, l'altruisme est d'autant plus développé que l'on est plus près du régime ou plutôt de l'âge communautaire. Or, ce régime existait toujours, presque intact, chez les Esquimaux et surtout chez les moins civilisés d'entre eux. Un observateur très bien renseigné nous a décrit, il y a peu d'années encore, l'organisation des petits clans esquimaux du Groenland⁵, de ces

1. Ross, *Hist. univ. voy.*, vol. XL, p. 456.

2. Ross, *loc. cit.*, p. 457.

3. Parry, *ibid.*, p. 412.

4. *Loc. cit.*, p. 182.

5. Bink, *Tales and traditions of the Eskimos*.

sociétés minuscules, où l'intérêt particulier était absolument subordonné à l'intérêt général ; où c'était un devoir rigoureux pour tous les hommes valides de chasser les phoques et la baleine aussi longtemps que l'âge le leur permettait, à défaut de fils capables de les remplacer¹. L'aide mutuelle était donc la grande règle sociale et, par suite, donner était une habitude. Le bien de la communauté passait avant tout et l'on voyait les Esquimaux, ces hommes aussi voraces que des loups, ne jamais toucher à leurs aliments avant que les enfants en eussent reçu leur portion². Mais, d'autre part, cette même préoccupation de l'intérêt social inspirait aux Esquimaux des actes à nos yeux criminels, comme le sacrifice des enfants chétifs ou difformes, l'abandon ou même la mise à mort des vieillards³. Ces coutumes, pour nous atroces, sont habituelles dans les sociétés primitives de toutes les races et sous toutes les latitudes ; elles ont été imposées par la nécessité : c'est qu'on est, durant ces premiers âges, trop pauvre pour conserver des bouches inutiles. Au contraire, pour les membres actifs de la communauté, on avait beaucoup de sollicitude. Ainsi, les Lapons rendaient la femme personnellement responsable de la vie de son mari, à tel point que, si celui-ci venait à se noyer, sa veuve devait payer à son beau-père une amende de six rennes⁴.

Les Esquimaux sont des primitifs, on ne saurait donc s'attendre à les voir doués d'une intelligence bien développée ; pourtant, le régime communautaire des petits clans esquimaux n'a pas nui au développement relatif de leur industrie. Avec les peaux de veau marin, les défenses de morse, le bois flotté, etc., etc., en résumé, les matériaux peu nombreux, que la désolation des régions arctiques mettait à leur disposi-

1. Voir mon *Evolution de la propriété*.

2. Parry, *Hist. univ. voy.*, vol. XL, p. 412.

3. Kotzebue, *Hist. univ. voy.*, vol. XVII, p. 392.

4. H. Murray, *Character of nations*.

tion, les Esquimaux avaient fait des prodiges. Leurs embarcations en peaux cousues, surtout le petit *kayak*, faisant corps avec l'homme qui le monte; leurs vêtements, leurs ingénieux harpons; leurs arcs, surtout, en morceaux de défense de renne ou en bois, le plus souvent flotté, étaient d'une très ingénieuse construction. Les arcs, faits avec de petites pièces, emmortaisées, renforcées et réunies par des liens qui consolidaient l'ensemble, étaient, à leur manière, des chefs-d'œuvre¹. Dans leurs huttes de glace, où ils habitaient pendant la longue nuit arctique, les Esquimaux avaient le plus simplement du monde résolu la question capitale de l'éclairage et du chauffage au moyen de leurs lampes-foyers, ces grandes pierres excavées où une mèche de mousse sèche brûlait de l'huile de veau marin².

On sait aussi que, pour des primitifs, les Esquimaux étaient de distingués sculpteurs sur ivoire et d'habiles dessinateurs³, mais de simples dessinateurs au trait; aussi furent-ils émerveillés, quand on leur montra les portraits de Taïtiens publiés dans la relation du voyage de Cook. Sans hésiter, ils prirent ces images pour des êtres vivants et essayèrent de les saisir⁴.

A l'exception du tambourin, dont l'usage n'était même pas général chez eux, les Esquimaux n'avaient pas d'instruments de musique; mais ils aimaient beaucoup le chant. Leurs femmes surtout chantaient, souvent avec douceur et justesse⁵. Toujours la musique instrumentale des Européens les impressionnait vivement⁶. Mais ils étaient mieux doués pour les arts graphiques et plastiques que pour la musique. Pour un genre de dessin

1. John Murdoch, *A study of the Eskimo bows* (*Report of the Smithsonian. Inst.*), part. II, pp. 307-316.

2. Cook, *loc. cit.*, vol. XI (troisième voyage), p. 113.

3. Lubbock, *Orig. civil*, p. 36.

4. Ross, *loc. cit.*, p. 13.

5. Parry, *loc. cit.*, pp. 410-411.

6. Parry, *loc. cit.*, p. 459.

ayant un caractère presque scientifique, pour le dessin géographique, l'aptitude des Esquimaux était, on peut dire, hors ligne. Non seulement ils comprenaient les cartes européennes de leur pays, mais ils en dessinaient eux-mêmes, soit avec un crayon, si on les en munissait, soit sur le sable, mais alors avec des reliefs de sable ou de pierres pour figurer les montagnes. Les distances, ils les indiquaient par des points ou des divisions correspondant aux repos nocturnes, aux sommeils¹. Les femmes même traçaient de ces cartes primitives².

Au point de vue de l'animisme, les Esquimaux ne différaient pas essentiellement des primitifs de toute race ; pourtant, leurs conceptions mythiques étaient plus précises, presque systématisées. Tous les êtres, les hommes, les animaux, les objets matériels, avaient, selon eux, un double subtil, « un possesseur », qui pouvait s'en détacher. Le double de l'homme, ou l'un de ses doubles, quand il en existait une paire, pouvait quitter le corps pendant le sommeil³. Cette âme noctambule, c'était l'ombre, l'ombre réelle, que, pas plus que les animaux et les enfants, les hommes primitifs ne réussissent à comprendre. Impuissance intellectuelle commune à toutes les races ; puisque Lucrèce en est à peine sorti :

L'ombre est-elle un fantôme, un être en mouvement,
Ou bien, comme on l'a dit, l'éclipse d'un moment ?

(*Nat. des choses*, liv. IV, trad. A. Lefèvre.)

La sorcellerie jouait un rôle considérable dans les clans esquimaux. Ainsi, des amulettes donnaient aux sorciers le pouvoir de revêtir la forme d'un animal ; ou bien, par une pratique analogue à l'envoûtement, le sorcier pouvait, en taillant l'image d'un animal féroce, d'un ours,

1. Ross, *loc. cit.*, pp. 92, 268.

2. *Ibid.*, p. 93.

3. Crantz, *History of Greenland*. — H. Spencer, *Sociologie*, t. I, p. 195.

par exemple, dans une peau d'ours, créer une ombre d'ours, qui, sur son ordre, s'en allait mettre à mort telle ou telle personne¹.

Ces aberrations sont enfantines; elles témoignent pourtant de quelque imagination. Les Esquimaux en dépensaient davantage dans leurs contes et légendes, dans leurs poésies, dans leurs duels satiriques, que je dois me borner à rappeler ici².

Comme celle de tous les primitifs, la numération des Esquimaux est digitale. A peine peuvent-ils compter les doigts d'une seule de leurs mains³. Steller affirme même, qu'ils ont seulement trois noms de nombres; mais ils savent joindre les mains pour dire « dix »; puis, opérant de même sur les orteils, ils vont jusqu'au nombre « vingt ». Au delà, la plupart d'entre eux se déclarent à bout de force arithmétique, en s'écriant : « Où prendrai-je le reste⁴? » Quelques-uns, pourtant, parviendraient à ajouter « un homme » à « un autre homme » et ainsi de suite jusqu'à cinq hommes. En somme, on peut se demander si les Kamtchadales et les Groenlandais, les plus civilisés de la race, percevaient nettement autre chose que le nombre collectif quinaire représenté par les cinq doigts de la main ou du pied.

D'autre part, il est certain qu'ils ne savent pas leur âge et que, comme mesure du temps, ils n'ont qu'une vague idée des lunaisons. L'été, pour eux, c'est « le temps du long jour ». Ils ignorent combien de jours renferme le mois lunaire, sans doute parce qu'ils sont impuissants à les compter, et aussi parce que les saisons arctiques se prêtent mal à la distinction des mois. Telle ou telle circonstance régulière ou fortuite sert aux Esquimaux à marquer les diverses périodes de l'année, comme « mois du poisson rouge, ou du poisson blanc, ou de la chute des

1. Rink, *Tales and traditions*.

2. Voir mon *Evolution littéraire*.

3. Crantz, *History of Greenland*, p. 286.

4. Steller, *loc. cit.*, t. II, p. 102.

feuilles », ou encore « mois où les castors mettent bas », etc.¹.

Dans les écoles américaines de l'Alaska, où l'on donne aujourd'hui à des petits Esquimaux une instruction primaire et industrielle à l'européenne, on les a trouvés intelligents, surtout les filles, et d'un naturel bon et honnête. On a noté pourtant qu'ils sont peu susceptibles de reconnaissance, et le fait est bien naturel : c'est que le régime communautaire du clan ne prédispose guère aux sentiments de gratitude.

On leur reproche aussi d'être entêtés ; pourtant ils sont loin d'être rebelles à la civilisation blanche ; car ils envoient volontiers leurs enfants à l'école². On s'accorde à dire, qu'ils sont très adroits et, dès la première enfance, très patients. Enfin, on remarque qu'ils ont généralement une tendance à aimer les enfants³.

Si l'on veut bien tenir compte du climat arctique, des conditions particulièrement inclémentes, au milieu desquelles l'Esquimau a dû lutter pour maintenir son existence, on devra lui accorder un rang très honorable parmi les primitifs en général, mais constater qu'il possède déjà les caractères moraux de la race mongolique, savoir : un tempérament placide et plutôt passif qu'actif, moins d'impressionnabilité et de mobilité réflexe que les autres races, plus d'aptitude pour les industries utiles que pour les œuvres d'imagination ; en résumé, un tempérament psychique naturellement rassis et plus porté à la prose qu'à la poésie. Et maintenant que nous en avons fini avec les populations encore primitives du continent américain, nous pouvons faire porter notre investigation sur les civilisations barbares sans doute, mais relativement développées, que les Européens rencontrèrent sur les hauts plateaux de l'Amérique centrale.

1. Steller, loc. cit. *Ibid.*, pp. 103-104.

2. *Indian affairs* (Report 1886, *Alaska*, p. 79).

3. *Alaska*. Census. 1890. p. 152.

A. — *L'ancien Mexique*

I. — LES ORIGINES

L'ancien Mexique, par lequel va commencer mon enquête psychologique sur les peuples à demi civilisés de l'Amérique précolombienne, avait vu passer et se fixer sur son sol, depuis une haute antiquité, plusieurs flots successifs d'immigrants. D'où provenaient ces populations errantes et conquérantes? Pour les plus anciennes, nous ne pouvons que le conjecturer; mais, pour les derniers occupants, pour les Aztèques, on ne saurait guère douter qu'ils fussent originaires des régions septentrionales; puisque les traditions, les documents pictographiques et diverses analogies s'accordent sur ce point. Par la race, par les mœurs, par certains traits communs de leur langue, les Aztèques, que soumit Cortez, étaient apparentés aux Peaux-Rouges et même ils n'occupaient les plateaux de l'Anahuac que depuis quelques siècles. Ils y avaient d'ailleurs trouvé une vieille civilisation, avec laquelle il leur avait fallu s'accommoder, d'où le singulier mélange de coutumes raffinées et de mœurs féroces qui caractérise le peuple aztèque.

Il est bon de rappeler aussi qu'au nord de l'empire aztèque existait une zone limitrophe, occupée par des populations déjà sorties de la sauvagerie primitive; de ces populations, les unes, comme leurs survivants, les Indiens Pueblos actuels, en étaient encore au régime de la tribu et du clan républicains; les autres, comme les Natchez, vivaient sous le régime de la petite monarchie, même fort despotique. Or, la tradition indigène et la vraisemblance nous disent, que les bandes aztèques mirent un fort long espace de temps à gagner l'Anahuac; elles y durent donc arriver notablement dégrossies et amendées par leurs lentes pérégrinations, ce qui leur

permet de devenir les barbares policés, que nous ont décrits les chroniqueurs espagnols¹. Pour cela, d'ailleurs, les Aztèques n'eurent pas à modifier leur conception de la famille; puisque la famille maternelle, le mariage exogamique, le clan totémique préexistaient au Mexique et s'y maintinrent. Au contraire, en politique, leur idée monarchique se fortifia de plus en plus et le monarque mexicain, d'abord simplement électif, devint un personnage quasi divin, auquel même, lors de son couronnement, on faisait jurer d'obliger le Soleil à suivre régulièrement son cours, les nuages à se fondre en pluie et les fruits à mûrir². En fait, la grande monarchie de type absolu, flanquée d'une aristocratie féodale, d'un clergé puissant, vénéré et éducateur, a pu s'épanouir au Mexique dans toute son écrasante splendeur³. Or, ce régime politique et social ne saurait durer pendant des siècles sans influencer considérablement sur la mentalité des populations qui y sont soumises.

II. — LE CARACTÈRE DES AZTÈQUES

Dans la monarchie aztèque, l'esprit guerrier s'était maintenu et même développé; les rois, le clergé l'avaient encouragé et s'en étaient servis; les premiers, pour étendre sans cesse les frontières de l'empire; les seconds, pour se procurer les victimes humaines indispensables à leur culte sanguinaire.

Chez les Peaux-Rouges, que les Européens modernes ont connus, le cannibalisme n'existait plus guère qu'à l'état de survivance, mais il devait être très florissant encore chez les Aztèques conquérants de l'Anahuac; puisque la religion du royaume l'avait sanctifié. Pour-

1. Bancroft, *Native races*, t. II, pp. 665-666.

2. Bancroft, *loc. cit.*, t. III, p. 295.

3. Ch. Letourneau, *l'Evolution politique*

tant, d'autres causes, plus physiologiques, avaient pu et même dû contribuer à accentuer encore ces mœurs de fauves. En général, et quelle que soit la race, le cannibalisme habituel de toute une population coïncide avec l'absence de grands animaux domestiques, c'est-à-dire avec la rareté relative des aliments azotés. Nous avons même vu, que, dans ce cas, la cynophagie coexiste souvent avec l'anthropophagie; or, il en était ainsi au Mexique, où même on élevait des petits chiens comestibles. Une tribu sauvage, clairsemée, vivant près de cours d'eau poissonneux, dans des forêts giboyeuses, peut assez aisément se passer de viande de boucherie; mais cela est bien autrement difficile pour une population à demi civilisée, relativement dense et même entassée dans des cités déjà considérables; or, tel était le cas pour la nation mexicaine. Mais alors, on s'arrange pour satisfaire le besoin animal, qu'on ne peut étouffer, en le colorant de prétextes honorables, et l'on imagine des cannibalismes fardés : le cannibalisme juridique, le cannibalisme religieux, etc. C'est ce dernier, qui florissait dans le Mexique aztèque et y était pratiqué avec une ferveur atroce. J'ai longuement décrit ailleurs le rituel de ces sacrifices : les cœurs arrachés, les danses pieuses où les danseurs se paraient de la peau des victimes écorchées, le simulacre d'offrande des cadavres aux dieux et, en dernier lieu, le somptueux festin d'anthropophages qui terminait la fête et avait dû la motiver¹. Les chroniqueurs espagnols nous ont aussi appris, qu'en campagne, les guerriers aztèques supprimaient sans difficulté les cérémonies religieuses pour pratiquer tout uniment et sans fard le cannibalisme culinaire. Sous des dehors policés, la race avait donc conservé des instincts de bêtes féroces.

Elle était restée primitive par d'autres côtés encore, surtout par son animisme, qui peuplait de divinités toute

1. Voir mon *Evolution religieuse et aussi la Guerre*.

la nature et, d'abord, lui fit voir des dieux, « des dieux blancs », dans les envahisseurs espagnols. Si l'on en juge par l'empereur Montézuma, les Aztèques étaient encore très impressionnables, très émotifs. Dans ses rapports, pour lui si désagréables, avec Cortez, le monarque apporte la faiblesse d'un enfant rusé, qui ment et n'agit point, qui pleure quand on lui met les fers aux pieds et qui embrasse son tyran alors qu'on le délivre¹. Avec une crédulité tout enfantine, il reconnaît les Espagnols pour les descendants d'ancêtres mentionnés dans une vieille tradition aztèque et, ce qui est plus fort encore, à la suggestion du *conquistador*, le roi et ses courtisans renient leur religion et se mettent à renverser les images de leurs dieux et à les remplacer par celles des catholiques, le tout « avec un air de satisfaction », s'il faut en croire F. Cortez². Il se peut, évidemment, que cette joie ait été une feinte et le zèle iconoclastique de l'empereur et de sa cour une simple lâcheté ; mais on peut citer une autre preuve, plus sérieuse, de faiblesse mentale. J'entends parler de la subite débandade de l'armée mexicaine³, qui cependant touchait à la victoire, quand elle vit son étendard renversé par Cortez. Une telle panique, pour une telle cause, accuse dans la masse du peuple aztèque ou un manque de ressort moral extrême ou, ce qui équivaut, une foi monarchique qui confine à l'aveuglement et identifie la nation tout entière non seulement avec la personne du souverain, mais même avec l'étendard qui le représente. Par suite de cette aberration, les Aztèques symbolisaient, incarnaient l'âme de l'empire dans un emblème sacré, dont la chute devait forcément entraîner celle de toute la communauté politique, conçue comme une simple dépendance du demi-dieu qui la gouvernait.

1. *Lettres de Cortez.*

2. Cortez, Lettre II.

3. Cortez, *loc. cit.*

De telles preuves de débilité morale ne permettent pas d'assigner aux Aztèques une place fort élevée dans la hiérarchie psychologique des races; mais on peut se demander, si ce peuple ne se relève pas au point de vue de la vie esthétique et de l'activité intellectuelle.

III. — LES ARTS ET LA VIE SENSITIVE

Le cannibalisme des Mexicains, même en tenant compte de son masque religieux, les ravale au niveau des sauvages les plus grossiers. Leurs goûts esthétiques n'avaient pas non plus un caractère bien délicat; cependant, la danse et le chant tenaient dans leur vie sociale une place considérable. Tout Mexicain bien élevé devait être bon danseur et bon chanteur. Pour les Aztèques, comme pour les Peaux-Rouges, la danse constituait plus qu'un divertissement; c'était une occupation sérieuse, sociale. Souvent, ces danses, toujours chorales, prenaient un caractère religieux et des milliers d'hommes formaient pieusement de grandes rondes, en se tenant par la main; l'orchestre instrumental, qui accompagnait cette chorégraphie, était bien pauvre encore. Il se composait seulement de deux instruments à percussion, tambours ou tam-tam, dont un seulement était pourvu d'un diaphragme, mais qui, l'un et l'autre, se retrouvent chez des sauvages de diverses races. Les Aztèques chantaient d'ailleurs avec justesse. Aussi le clergé espagnol sut bien vite utiliser leurs habitudes chorégraphiques et mélodiques. Sous sa direction, les Aztèques dansèrent et chantèrent pour Notre-Dame de Guadalupe, etc., comme ils l'avaient fait en l'honneur de leurs dieux Tlaloc, Huitzilopotchli, etc.¹.

Les arts graphiques et plastiques des Aztèques étaient

1. B. Sahagun, *Hist. gén. de la Nouvelle Espagne*, trad. Jourdanet, p. 867 (note).

restés terre à terre, en conservant un caractère bien plus utilitaire qu'artistique. Leurs représentations figurées des divinités sont, le plus souvent, grotesques et horribles; mais, sans doute, elles étaient rituelles, canoniques. Comme ceux des Chinois, les artistes aztèques aimaient mieux copier que créer, et l'empereur Montezuma possédait une collection de reproductions en or, argent, pierreries et plumes, des plantes et animaux qui l'avaient intéressé¹. Au dire de Cortez, ces imitations auraient été d'une complète exactitude, d'une exactitude, que l'on peut appeler chinoise ou mieux mongolique; car cette aptitude à reproduire fidèlement un modèle est commune chez tous les peuples de race jaune, ordinairement mieux doués du côté de la patience que de celui de l'invention créatrice. De même que les prêtres espagnols dressèrent aisément les Aztèques à chanter des cantiques, Cortez se hâta de faire exécuter par les fondeurs et joailliers mexicains des crucifix, des médailles, des bijoux et des colliers à l'européenne², ce qu'ils firent à sa complète satisfaction.

Si les arts esthétiques étaient encore dans l'enfance au Mexique, il n'en était plus de même des arts industriels. C'est que les progrès de ces arts utiles sont toujours remarquables dans les grandes agglomérations humaines, où des besoins pressants et variés sollicitent à chercher sans cesse des ressources indispensables. Sous cet aiguillon, les industries primordiales atteignent assez vite un certain degré de perfection pratique, où, d'ordinaire, elles s'endorment ensuite pour un long temps; car leurs procédés deviennent et restent traditionnels.

Des divinités agricoles figuraient dans le panthéon des Aztèques; l'irrigation des campagnes était déjà bien entendue; la destruction des forêts était réglementée; le travail était honoré³. A l'exception des grands et des

1. Cortez, Lettre II.

2. Cortez, Lettre II.

3. Prescott, *Mexique*, ch. v.

soldats, tout le monde travaillait aux champs et, fait rare et tout à l'honneur des Aztèques, les femmes, sur qui, par exemple, chez les Peaux-Rouges modernes, pesaient tous les travaux pénibles, ne concouraient aux travaux agricoles du Mexique que pour des besognes peu fatigantes¹. Sur ce point, le Mexique des Aztèques avait donc réalisé de grands progrès moraux et sociaux.

Il n'en était pas non plus resté à l'industrie des primitifs, à la fabrication individuelle des armes et ustensiles absolument indispensables. Le pays était sorti de l'âge de la pierre pour entrer dans celui du bronze, quoiqu'une substance minérale d'origine volcanique, l'obsidienne, fournît encore des outils et des armes d'un caractère très primitif. Les tissus avaient remplacé dans le vêtement les peaux d'animaux en usage chez les Indiens peaux-rouges. La poterie, même la poterie perfectionnée dans la forme et l'ornementation, était d'un usage général et certains vases atteignaient une relative beauté. Des joailliers, déjà habiles, formaient une corporation estimée. D'autres artisans de luxe savaient fabriquer des ouvrages en plumes, dont l'ingéniosité émerveilla les Espagnols. De vrais artistes sculptaient des bas-reliefs bien combinés, agréablement agencés, où des personnages, des objets divers étaient rendus parfois avec un élégant réalisme, comme il arrive dans la fameuse Croix de Palenque.

Enfin, une architecture, grossière encore par bien des côtés, mais massive et imposante, avait, depuis longtemps, remplacé les cases et les maisons de bois des Indiens. En somme, l'intelligence des peuples, qui s'étaient succédé sur le plateau de l'Anahuac, avait réussi à perfectionner la primitive industrie, même à en créer une nouvelle. En doit-on conclure, que la puissance mentale de ces races mongoloïdes s'était beaucoup accrue? Peut-être y faut-il voir surtout le résultat

1. Prescott, *Mexique*, ch. v.

global de la stabilité d'institutions bien barbares encore, mais suffisantes cependant pour garantir à des agglomérations sociales relativement considérables la sécurité du lendemain, un train régulier de l'existence permettant de réaliser une foule de petites améliorations successives. Or, en se totalisant, ces progrès industriels finissent par créer une civilisation matérielle, à laquelle ne peuvent atteindre les nomades vivant surtout de leur chasse. C'est en procurant plus ou moins à leurs peuples ces biens si précieux, que les fondateurs des grandes monarchies barbares ont souvent contribué sans le vouloir aux progrès de la civilisation industrielle, artistique, matérielle de leurs Etats et compensé un peu les calamités, qu'ils se faisaient ordinairement un jeu de déchaîner sur la portion du genre humain soumise à leurs caprices.

IV. — LES ŒUVRES INTELLECTUELLES

Les Aztèques, et cela prouve qu'ils n'avaient pas trouvé l'Anahuac occupé par une population bien dense, avaient conservé beaucoup de leur langue originelle, parente de celle que parlent encore les Peaux-Rouges noutka-colombiens¹. De même ils avaient gardé leur très primitive écriture, la pictographie réaliste et simpliste, universelle dans son principe ; puisqu'elle répond seulement au besoin de fixer, en les extériorant, certaines images mentales, jugées spécialement intéressantes, et satisfait un besoin qui existe aussi bien chez les enfants que chez les plus inférieurs des sauvages. Mais, au Mexique, les Aztèques avaient fait de la pictographie un art confinant à la véritable écriture et capable de figurer, de retracer des événements complexes, d'exprimer des séries d'idées. Ils avaient même dépassé

¹. Prescott, *Conquest of Mexico* (appendix Orig. civil. mexic.).

la phase tout à fait primitive de l'écriture, **car** ils ne se bornaient plus au seul croquis réaliste et donnaient à nombre de leurs dessins une valeur symbolique, afin d'exprimer des idées directement inexprimables par des images. Ainsi une langue signifiait « parole » ; l'empreinte d'un pied, « voyage » ; un homme assis sur le sol voulait dire « tremblement de terre ». Grâce à ce procédé symbolique, on pouvait pictographier même des idées abstraites, comme les mois, les années, les saisons, ou des aspects de la nature difficiles à rendre par le seul dessin, comme le ciel, etc. Enfin, les Aztèques étaient allés plus loin encore ; ils étaient entrés dans la voie de l'écriture véritable en attachant à certains de leurs caractères une valeur phonétique, quand il s'agissait de désigner des noms de lieux et de personnes. Pour tout cela, il avait fallu adopter des figures convenues une fois pour toutes et colorées de teintes déterminées, c'est-à-dire créer un art, qui s'enseignait dans les écoles, comme une sorte de sténographie¹. Il s'agit donc ici d'un véritable progrès intellectuel ; puisqu'on avait su tirer un langage figuré d'une pratique au fond très rudimentaire.

On peut rapprocher de la pictographie aztèque un commencement de cartographie géographique, familier aussi aux artistes mexicains ; puisque Montézuma put donner à Cortez une carte de tout le littoral de son empire, carte que ses calligraphes avaient peinte sur une étoffe, sans doute une étoffe de coton².

Après la conquête espagnole, les Mexicains, sûrement à la suggestion des prêtres catholiques, appliquèrent leur talent pictographique à exprimer les pratiques et les idées de la nouvelle religion ; même ils en traduisirent, dans leur langage écrit, les prières. Pour dire « je me confesse », ils peignaient un Indien agenouillé

1. Voir mon *Evolution de l'éducation*.

2. Cortez, Lettre II.

devant un religieux. Pour dire « Dieu tout-puissant », ils dessinaient la Trinité, soit trois têtes ceintes de couronnes. Saint Pierre et saint Paul, c'étaient deux têtes également couronnées, mais ayant des accessoires emblématiques différents : Pierre, deux clefs ; Paul, une épée¹.

On avait eu également recours à la pictographie pour compléter la notation arithmétique, relativement avancée, des indigènes ; car les Aztèques étaient un peuple de marchands. Mais leur numération décimale avait été, dans le principe, digitale, comme toutes les autres, puisque 6 se disait $5 + 1$ et 7, $5 + 2$, etc. La pictographie servait pour les gros nombres. Ainsi, le nombre 20 était figuré par un *drapeau*, tandis que, depuis 1 jusqu'à 19, on n'employait que des points. Le carré de 20, soit 400, se représentait par une *plume*, sans doute à cause de la multiplicité des barbes de la plume. Une bourse ou un sac signifiait 8.000, parce que, dans les marchés, on pouvait payer avec des sacs contenant chacun 8.000 grains de cacao². Pour écrire des fractions de ces gros nombres, on dessinait une moitié, un quart, une fraction aliquote de drapeau, de plume, de sac. Sans doute, ces procédés n'ont rien à voir avec les mathématiques supérieures ; mais ce sont cependant les plus savants que nous ayons jusqu'ici rencontrés.

De même, l'année mexicaine était solaire, composée de 365 jours, et, en laissant s'accumuler les différences annuelles de six heures, les Aztèques avaient pu déterminer un cycle de 52 ans, que les calligraphes figuraient par une *gerbe* ou un *faisceau*.

L'adoption d'une année solaire suppose nécessairement quelques connaissances astronomiques et, en effet, la découverte fort connue, faite à Mexico, d'un grand

1. Scherer, *Recherches sur le Nouveau Monde* (1777).

2. Bancroft, *loc. cit.*, t. II, p. 380. — Prescott, *Conquest of Mexico*, *loc. cit.*, pp. 109-110.

bloc circulaire en basalte, sur lequel était gravé un calendrier, a permis de constater que les Aztèques savaient déterminer avec une suffisante précision les heures du jour, la date des solstices et des équinoxes, enfin celle du passage du soleil au zénith de Mexico¹. Mais l'astronomie des barbares est partout une science habituellement greffée sur l'astrologie, qui, en effet, jouait un grand rôle dans les préoccupations des Aztèques². C'est là une illusion animique, commune à toutes les races, celle qui consiste à vivifier tous les corps célestes, à supposer que ce sont des animaux ou des hommes, suivant avec un vif intérêt nos petites aventures terrestres, et dont on doit ou redouter des méfaits ou espérer des bienfaits. Sans ces préoccupations chimériques, qui, de très bonne heure, ont amené les primitifs à suivre avec une spéciale sollicitude les régulières révolutions des astres, la science du ciel ne serait née que bien tardivement. Cette illusion grossière a donc eu quelque utilité. Sous ce rapport, l'ancien Pérou, comme nous l'allons voir, n'avait pas été plus intelligent que le royaume des Aztèques.

B. — *Le Pérou*

I. — LA LÉGENDE DES ORIGINES

Entre l'empire des Aztèques et le Pérou des Incas, les ressemblances sont tout extérieures. En effet, dans les deux pays, les conditions de milieu, de climat sont analogues, les deux peuples se rattachent à la grande race mongolique et ils avaient atteint sensiblement un degré équivalent de civilisation matérielle, industrielle, même intellectuelle. Les deux nations vivaient sous le régime de la grande monarchie absolue et théocratique; mais là s'arrête la

1. Prescott, *loc. cit.*, t. I, p. 97.

2. *Ibid.*

similitude; car, entre le féodalisme du Mexique et le communisme d'Etat, le communisme centralisé, du Pérou, l'essence même des sociétés diffère. Je n'ai pas à décrire aujourd'hui l'organisation politique et sociale des anciens Quichuas, en ayant tant de fois déjà indiqué ailleurs les grands traits. C'était la réalisation du communisme d'Etat, mais d'un communisme laborieux et administratif, d'un immense atelier ayant plus de cinq cents lieues de longueur et régi avec mansuétude, prévoyance et despotisme par un monarque, l'Inca, directement issu du Dieu-Soleil et déléguant ses pouvoirs à sa très nombreuse famille et à une armée de fonctionnaires. Au point de vue de la science sociologique, il n'est rien de plus curieux que cette grandiose expérience et sa réussite pendant plus de quatre siècles. Je la rappelle sans m'y arrêter. J'ajouterai seulement qu'elle avait été entreprise et conduite dans un but moralisateur, civilisateur; que, pour les Incas, la guerre n'était qu'une regrettable nécessité; aussi la faisaient-ils sans cruauté et s'efforçaient-ils toujours de substituer la persuasion à la force brutale. Ce qu'ils voulaient, c'était non pas conquérir pour piller et dominer, mais arracher des populations primitives à la sauvagerie, leur inculquer la morale dite du Soleil et en faire des agriculteurs et des industriels. La description, que Garcilaso nous donne des Indiens à soumettre avant le commencement de la mission civilisatrice entreprise par Manco-Capac, le premier Inca, et sa sœur-épouse, concorde bien avec ce que nous savons de la sauvagerie primitive dans toutes les races. Ces indigènes étaient fétichistes; ils sacrifiaient à leurs dieux leurs prisonniers de guerre et même leurs propres enfants, exactement ce qu'avaient continué à faire les Aztèques; comme les Aztèques encore, ils mangeaient leurs victimes humaines après les avoir immolées. Violents, brutaux, pillards, ne sachant point se construire d'habitations, ils erraient dans un état de nudité à peu près complète, se couvrant seulement de peaux de bêtes

quand ils habitaient dans les montagnes. Ils vivaient en promiscuité et les filles pratiquaient l'amour le plus libre. Même ils étaient adonnés à l'amour contre nature. Ils croyaient à la science des devins et au pouvoir des sorciers. Enfin, leurs petits groupes, clans ou tribus, avaient chacun sa langue, inintelligible pour les autres ¹. Sous quelle forme de société vivaient ces sauvages? sans doute en régime de clan; car le même chroniqueur, en nous parlant des Indiens Chirihuanas, qui, bien plus tard, sous Yupangui, le dixième Inca, en étaient encore à l'état primitif, nous dit, qu'ils habitaient « dans des halles divisées en petites cabanes, et que chaque halle était comme un village ² »; or, cette description succincte s'applique très bien aux *longues maisons*, qui, chez les Iroquois, abritaient chacune un clan familial.

Il est même infiniment probable, que les Incas civilisateurs n'auraient pas réussi à plier à leur vie communautaire les Indiens de l'Amérique méridionale, si ceux-ci n'y avaient point été, de longue date, préparés par le régime du clan familial. Mais nous avons surtout à relever ici les traits propres à nous renseigner sur la mentalité des Quichuas domestiqués par les Incas.

Tels que nous les représentent les chroniqueurs, ils sont bien différents des Indiens sauvages, même de ceux qui l'étaient restés, à une date encore récente, dans l'Amérique du Sud. Complètement apprivoisés, les Quichuas n'avaient plus rien de la bête fauve et obéissaient avec une docilité extrême à leurs surveillants ou *curacas*. On leur donnait un lot de terre et ils le cultivaient; on leur assignait une tâche industrielle et ils l'exécutaient; toujours sur une injonction administrative, leurs femmes filaient et tissaient la laine ou le coton de l'Etat, sans presque jamais interrompre leur tâche.

1. Garcilaso de la Vega, *Histoire des Incas*, t. I, pp. 13, 15, 17, etc. (in-8°, 1744).

2. Garcilaso, *loc. cit.*, p. 255.

Ceux à qui on avait appris un métier spécial s'acquittaient de besognes, administrativement imposées. Les grands travaux publics, l'exploitation des mines, la construction des routes, la tonte des lamas s'exécutaient par des réquisitions et sans jamais provoquer de résistance. Fallait-il guerroyer ? les armées se recrutaient de la même manière, etc., etc. Chacun exerçait le métier de son père ; tout se faisait par ordre, même on se réjouissait à jour fixe ; aucune initiative n'était permise aux individus ; mais personne n'était ni opprimé ni abandonné. Cette civilisation machinale, automatique, est par excellence le type de la domestication appliquée à l'homme. C'est le triomphe du dressage et, une fois domptées ou assouplies ainsi, des populations sauvages s'y doivent plier bien plus aisément que des races mentalement plus développées.

Mais, chez les Quichuas, les instincts de la brute avaient été radicalement amortis. Il n'est plus question chez eux de ces gloutonnes orgies si communes chez les primitifs ; il n'y a non plus aucune trace de cannibalisme ; les indigènes, qui, au début, étaient de grands enfants sauvages, sont devenus de grands enfants bien sages, bien obéissants, remplissant exactement leurs devoirs et s'amusant, quand on veut bien leur accorder un congé. Or, il y avait chaque mois trois jours de congé pour le populaire.

La danse était restée le grand divertissement national ; les danses variaient de forme, suivant le district, peut-être parce qu'elles dataient de loin, du temps où les tribus étaient encore indépendantes. Mais toujours il s'agissait de grandes danses chorales, rituelles, analogues à celles des Indiens peaux-rouges. Le chant était aussi fort apprécié des Quichuas, et, plus tard, les Espagnols n'eurent pas de peine à faire chanter avec une grande justesse les hymnes et cantiques de la religion chrétienne par les Péruviens christianisés¹. Ces Quichuas du

1. Garcilaso de la Vega, *loc. cit.*, t. II, p. 61.

Pérou étaient de grands enfants, extrêmement peu capables de raisonner. Ils chantèrent et même dansèrent pour le Christ et son clergé aussi allègrement qu'ils l'avaient fait autrefois pour l'Inca et le culte du Soleil, alors que les souverains du Pérou les conquéraient par persuasion et surtout en leur assurant la provende quotidienne : le vivre et le couvert.

Bien plus près de nous, à la fin du siècle dernier, les Jésuites recommencèrent en petit, mais avec le même succès, l'expérience, que les Incas avaient menée à bien sur une très vaste échelle. Il n'est pas douteux que l'exemple des civilisateurs anciens et inconnus, qui jadis avaient apprivoisé les sauvages du Pérou, n'ait inspiré les missionnaires jésuites du Paraguay, civilisateurs pacifiques, qui surent attirer les Indiens par l'attrait du chant et de la musique, puis les retenir en subvenant à leurs plus pressants besoins, enfin les dresser à un travail agricole et industriel, suffisant pour le maintien de la colonie et constamment égayé par les fêtes et cérémonies d'un catholicisme fort hétérodoxe. Pour tout le reste, les Pères avaient très exactement copié l'ancien Pérou ; dans les deux pays, le régime communautaire était le même et la même surveillance de tous les instants était nécessaire¹.

Si les Jésuites civilisateurs n'avaient commis la faute capitale de donner à leur œuvre un but commercial, surtout s'ils avaient pu la continuer sans attirer l'attention de l'Europe et exciter des convoitises, ils seraient certainement parvenus à créer un second Pérou où un catholicisme de surface aurait remplacé la religion du Soleil. Malgré tout, leur œuvre n'a pas péri tout entière ; car leurs ouailles ne sont plus retournées entièrement à leur sauvagerie antérieure. Or, il en avait été de même pour l'ancien Pérou. Toutes les tribus indiennes agrégées par les Incas ont gardé l'empreinte du long dres-

1. Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. II, liv. V (*passim*).

sage, auquel on les avait soumises. Toutes étaient disciplinées, habituées à l'obéissance et elles se sont laissé christianiser par les Espagnols; il y a un demi-siècle, on pouvait déjà constater, que, dans le rameau péruvien des Indiens de l'Amérique du Sud, il n'existait plus de sauvages¹.

Mais l'ancienne civilisation du Pérou n'était pas plus l'œuvre des indigènes domestiqués par les Incas que l'organisation et l'industrie des missions paraguayennes n'étaient imputables aux Indiens enrôlés, sans trop le vouloir, sous la bannière du Christ.

Avant de terminer cette exposition, nous aurons à nous demander d'où provenaient les fondateurs du royaume des Incas. Auparavant, nous devons jeter un rapide coup d'œil sur la civilisation intellectuelle du Pérou, celle qui avait été importée par les Incas et dont, seuls avec leur énorme famille, ils avaient la jouissance.

II. — LES CONNAISSANCES INTELLECTUELLES DES INCAS

En effet, il y avait au Pérou des écoles; mais elles semblent bien avoir été au seul usage de la famille des Incas. En fondant ces écoles, l'Inca Roca et surtout l'Inca Tupac Yupanguï déclarèrent, que le savoir ne convenait qu'aux grands; que, dans le populaire, chacun devait se borner à apprendre le métier paternel². Dans les écoles aristocratiques, des littérateurs officiels mettaient en tragédies également officielles les hauts faits des rois. Ces littérateurs, les *amautas*, faisaient même jouer devant l'Inca régnant leurs compositions dramatiques³. Ils apprenaient aussi à leurs écoliers les chroniques de l'empire, traditionnellement conservées, mais

1. A. d'Orbigny, *l'Homme américain*, t. I, p. 253.

2. Garcilaso. *loc. cit.*, t. I, pp. 39, 127.

3. *Ibid.*, p. 55

à l'aide de procédés mnémoniques venant en aide à la mémoire¹. Quels étaient ces procédés? Simplement sans doute l'usage des petits cailloux ou des graines diversement colorés dont les Indiens usèrent plus tard pour loger dans leur mémoire les hymnes catholiques², peut-être aussi les *quipos*, ces cordes différemment nouées et teintes, à l'aide desquelles les Incas tenaient à jour la statistique de leur empire. D'autres littérateurs de cour, les *haravèques*, racontaient sous une forme lyrique, en ballades ou en chansons, les faits particulièrement mémorables³, et les enseignaient aussi à la jeunesse noble.

Longtemps, on a cru que les Péruviens étaient demeurés tout à fait étrangers à l'art pictographique, dont les Mexicains avaient su faire une écriture. Il n'en est rien. Comme l'avait déjà pensé un chroniqueur espagnol, Acosta⁴, la classe dirigeante de l'ancien Pérou se servait d'une pictographie, dont peu de monuments nous sont parvenus, mais qui ne semble pas inférieure à celle des Aztèques. Une biographie péruvienne, entièrement écrite en symboles pictographiques, a été trouvée et même traduite⁵.

Pour la science des nombres, les Péruviens n'en étaient plus aux grossiers essais des sauvages. Leurs expressions numériques ne rappelaient plus ni la main ni les doigts; cette numération était fort complète, mais décimale. Elle avait donc dû commencer comme toutes les autres⁶. Les calculateurs officiels faisaient des opérations d'arithmétique avec des cailloux, des grains de maïs diversement colorés, et ils enregistraient les résul-

1. Garcilaso, *loc. cit.*, t. I, p. 128.

2. *Ibid.*, t. II, p. 64.

3. Prescott, *Conquête du Pérou*, t. I, p. 131.

4. Voir d'Orbigny, t. I, p. 190 (*loc. cit.*).

5. Garrick Mollery, *Picture writing of the Amer. Indians* (Smiths. Instit. ethnol. report, 1888-1889).

6. D'Orbigny, *loc. cit.*, t. I, pp. 151, 274, 321.

tats, surtout ceux qui avaient trait au mouvement de la population, à l'aide de leur système de cordes à nœuds, de *quipos*. On a vu un descendant des anciens Péruviens faire encore de l'arithmétique avec des cordes colorées, dont chacune figurait une colonne décimale¹. Le système communautaire d'allotement des terres en usage au Pérou avait déjà inspiré quelques procédés géométriques pour déterminer les lots et lever des plans. On avait ainsi établi en relief le plan de Cuzco et de ses environs². En même temps, on possédait des cartes, également en relief, de l'empire tout entier³.

Pour la science du ciel, les Quichuas semblent être restés notablement inférieurs aux Aztèques. A peine connaissaient-ils quelques constellations et leur explication des éclipses était d'une grossièreté sauvage. Celles du soleil indiquaient, selon eux, que l'astre-dieu était fâché contre eux⁴. Celles de la lune résultaient d'une maladie de l'astre⁵.

Leur année et leurs mois étaient encore lunaires; mais ils rectifiaient l'année en tenant compte des solstices et des équinoxes, qu'ils savaient déterminer empiriquement⁶ au moyen de colonnes gnomoniques.

Si les Péruviens sont parvenus à exécuter des travaux, dont la grandeur nous étonne, ils ne l'ont fait qu'à force de bras et de patience; car ils n'avaient ni grues ni machines d'aucune sorte. En général, leurs ouvriers disposaient de très peu d'outils. Avec des pierres dures faisant office de marteaux, ils taillaient les pierres à bâtir ou à construire. Leurs charpentiers se servaient de haches et de doloires en cuivre, mais ne connaissaient ni la scie ni le ciseau. Pour fondre le métal, ils souf-

1. Garrick Mollery, *loc. cit.*, p. 225.

2. Garcilaso, *loc. cit.*, t. II, p. 32.

3. Prescott, *loc. cit.*, t. I, p. 132.

4. Garcilaso, *loc. cit.*, t. II, p. 44.

5. Garcilaso, *ibid.*

6. *Ibid.*, t. II, p. 38.

flaient simplement leur feu avec des tubes en cuivre plus ou moins nombreux, à pleine bouche et parfois durant dix ou douze jours. Ils réussissaient pourtant à obtenir ainsi un alliage d'étain et de cuivre, un bronze, dont ils faisaient des outils ¹.

Il convient d'ajouter que tous ces procédés, si rudimentaires, étaient traditionnels, à peu près invariables; on se les transmettait de père en fils; car, comme le dit Garcilaso, « les Indiens n'étaient pas fort inventifs ». En revanche, ils imitaient avec une telle perfection que leurs ouvrages valaient et même surpassaient les modèles fournis par les Espagnols ².

En somme, le niveau intellectuel des Quichuas péruviens n'excédait point celui des Aztèques du Mexique. Comme ces derniers aussi, ils ne montrèrent pas non plus une grande vigueur de caractère dans leur résistance aux conquérants espagnols; même ils furent plus faibles encore. Au point de vue moral, au contraire, la supériorité péruvienne est grande; puisque la population tout entière avait entièrement renoncé aux sacrifices humains et au cannibalisme religieux; puisque le Pérou ne faisait la guerre qu'à regret et toujours avec des intentions moralisatrices, tandis qu'au contraire le Mexique aztèque ne rêvait que carnage, pillage et festins anthropophagiques. Enfin ce dernier Etat associait la guerre et le commerce, était toujours en quête de bonnes affaires, de fructueux coups de main, tandis que le commerce n'existait autant dire point au Pérou.

D'où provient cette radicale différence des caractères ethniques? Sans doute des initiateurs étrangers, qui, dans le principe, avaient fondé les deux empires. Sans entrer ici dans la discussion de ces origines, je me bornerai à dire, que la civilisation péruvienne peut être originaire de l'Asie mongolique et même d'une

1. Garcilaso, *loc. cit.*, t. II, pp. 61-63.

2. *Ibid.*, p. 63.

Chine très ancienne, tandis que l'on est porté à attribuer la civilisation initiale de l'Anahuac mexicain à des immigrants, venus du pourtour méditerranéen à une date que l'histoire n'a pu enregistrer. Des lueurs, pourtant, commencent à éclairer ces intéressants problèmes, et il est aujourd'hui permis d'en espérer la solution.

CHAPITRE IX

LES PÉRISINIQUES

SOMMAIRE. — I. *La race mongolique et ses primitifs* : habitat de la race ; ses divers stades de développement. — II. *De l'Esquimau au Chinois* : un clan de Mongols sauvages : honnêteté et urbanité ; gloutonnerie extrême ; délicatesse morale ; aptitude cartographique ; survivances communautaires chez les Mongols nomades ; mœurs égalitaires ; humeur flegmatique ; passivité de la race mongole ; esthétique mongole ; chronométrie luni-solaire et cycle. — III. *Les Malais* : pithécantrophe et autochtonie ; primitifs de Bornéo ; ingéniosité industrielle des Malais ; le travail des clans ; survivances sauvages ; évolution du cannibalisme. — IV. *Les Indo-Chinois* : le caractère malais ; impassibilité apparente ; l'essai du sabre et le *muck* ; goût musical et poétique ; chronométrie imparfaite ; numération primitive ; théorie animique des éclipses ; musique siamoise ; cosmographie enfantine ; zodiaque chaldéo-sinique, etc., son âge, un problème ; du caractère indo-chinois. — V. *L'évolution mentale du Mongol* : passivité et utilitarisme borné.

I. — LA RACE MONGOLIQUE ET SES PRIMITIFS

Dans le précédent chapitre, nous avons, en essayant d'apprécier les Indiens de l'ancienne Amérique centrale, les Aztèques et les Quichuas, terminé, au point de vue qui nous intéresse, à celui de la valeur mentale, notre examen des races mongoloïdes du Nouveau Monde. Si métissées qu'elles soient, ces races se rattachent surtout au grand type de l'homme jaune ; mais le principal centre d'habitation et peut-être de création de l'homme jaune, de l'homme altaïque, est situé dans le continent asiatique, dont les Mongols occupent encore environ les trois quarts, savoir : tout le littoral arctique, les immenses

plaines de la Mongolie et de la Tartarie, enfin le grand Empire chinois et toutes les nations et contrées mongoïdes qui en ont ou reconnu la suzeraineté ou adopté la civilisation : le Thibet, l'Indo-Chine, le Japon et la Malaisie. Or, la population de cette aire si vaste comprend environ un demi-milliard d'individus, au moins le tiers de l'humanité vivante.

Mais l'homme jaune d'Asie se présente à notre observation à des phases bien diverses de son développement sociologique et mental. Nous aurons à en examiner, mais à vol d'oiseau, les principaux groupes et types ethniques. Les uns confinent encore à l'état primitif; les autres, comprenant la Chine et les Etats qui ont gravité dans son orbite, ont largement évolué; ils ont fondé ou accepté de vieilles civilisations, qui ont été, qui même sont encore des foyers de culture, peu éclatants sans doute aujourd'hui à nos yeux d'Occidentaux, mais qui n'en ont pas moins arraché à la sauvagerie animale une notable portion du genre humain. Pourtant, sous ce rapport, le succès de la Chine et des Etats congénères n'a pas été, en Asie, aussi complet que celui des blancs en Europe et nos explorateurs modernes ont pu observer de nos jours, dans l'immense habitat des races jaunes asiatiques, divers groupes encore très voisins de l'état primitif.

Parmi ces groupes, je mentionnerai, sans m'y arrêter, le Mongoloïde arctique, l'Esquimau, particulièrement le Kamtchadale, qui ne diffère pas extrêmement de son frère du Groenland; nous les avons tous deux précédemment étudiés; mais je veux décrire brièvement un petit groupe mongolique, visité jadis par La Pérouse sur le littoral tartare, au nord du Japon, et qui semble bien être un spécimen attardé du Mongol primitif. Au rapport du voyageur français, ces indigènes possédaient les caractéristiques mentales de l'homme jaune, c'est-à-dire la tranquillité d'humeur, la passivité, mais, en même temps, la douceur, l'urbanité, la sociabi-

lité, en résumé, des vertus sociales, qui fleurissent habituellement sous le régime du clan, mais, pourtant, avec moins d'éclat.

II. — DE L'ESQUIMAU AU CHINOIS

Il s'agit d'une petite peuplade encore anarchique, n'ayant, du moins en apparence, ni chef ni gouvernement. Les vieillards y étaient respectés, les enfants tendrement choyés; il régnait entre tous les membres du groupe une affection mutuelle. Les femmes n'y étaient nullement opprimées, et l'on ne concluait pas un marché avec les Européens sans leur consentement exprès¹. Elles étaient d'ailleurs actives et travaillaient à préparer et boucaner le poisson, le saumon, que les hommes pêchaient soit au dard, soit au filet². La peuplade se composait de quatre groupes extrêmement unis, habitant chacun dans une cabane construite en troncs de sapins. Autour et à l'intérieur de chacune de ces demeures communes il y avait une banquette, servant évidemment de lit, comme dans les habitations d'Esquimau. Quand les habitants d'une cabane, qui, sûrement, formaient un petit clan, s'absentaient pour un voyage de plusieurs jours, ils se bornaient à barrer leurs portes avec des planches pour empêcher les chiens de passer. La probité de ces Tartares était extrême et les Français pouvaient, sans inconvénient, laisser au milieu d'eux leurs ustensiles et marchandises³.

L'occupation des femmes du campement consistait soit à déterrer des oignons de lis jaunes, soit et surtout à préparer les saumons pêchés par les hommes. Au cours de cette dernière besogne, elles montraient une gloutonnerie rebutante, une grossièreté nutritive, qui

1. La Pérouse, *Hist. univ. voy.*, vol. XII, pp. 402-404.

2. *Ibid.*, p. 398.

3. *Ibid.*, p. 397.

contrastait avec la bonhomie ordinaire, la douceur des mœurs de la peuplade. Ainsi, en dépouillant le poisson, les femmes mangeaient avidement et tout crus le museau, les ouïes, les osselets et quelquefois la peau entière des saumons. Quand la pêche avait été particulièrement abondante, elles dévoraient gloutonnement les parties mucilagineuses des poissons. La malpropreté, la puanteur de ces femmes étaient révoltantes. Sur ce point, d'ailleurs, les hommes n'étaient guère plus délicats. En somme, le groupe entier n'était pas encore sorti de la période nutritive¹.

Mais l'évolution morale était relativement avancée et contrastait avec ces mœurs grossières. On ne pouvait faire accepter de cadeaux à ces primitifs qu'en s'y prenant délicatement, par exemple, en les offrant aux enfants, qu'au préalable on avait dû caresser. Un jour, après qu'on eut ainsi donné à deux enfants une pièce de nankin, leur père insista pour qu'on reçût en échange le plus beau de ses chiens, de ceux qu'on attelait aux traîneaux, et, pour vaincre les refus des Français, il imagina de mettre les petites mains des enfants sur le dos de l'animal offert², mimique expressive, qui signifiait : « Ne refusez pas : ce sont eux qui vous l'offrent. » La relation de La Pérouse conclut en disant : « On ne peut rencontrer, dans aucune partie du monde, une peuplade d'hommes meilleurs³. »

Or, ces Mongols, à la fois si simples, si avenants et si grossiers, tiennent à la fois de l'Esquimau, du Tartare des steppes et du Chinois. Leur genre de vie, leur industrie, leurs habitations, leurs traîneaux étaient ceux des Kamtchadales. Comme ces derniers même, ils avaient des habitations, des *iourtes*, souterraines, pour l'hiver⁴. Comme les Tartares, ils avaient des idoles fétichiques. Comme les Chinois, ils étaient cérémonieux et placides ;

1. La Pérouse, *loc. cit.*, p. 402.

2. *Ibid.*, p. 406.

3. *Ibid.*, pp. 395-396.

4. *Ibid.*, p. 399.

comme ces derniers encore, ils vénéraient leurs morts et, au lieu d'en abandonner les corps, à la manière des nomades tartares, ils leur élevaient des maisons funéraires, renfermant chacune de trois à cinq bières bien travaillées et ornées d'étoffes chinoises. En outre, des arcs, des flèches, des filets, etc., étaient suspendus à l'intérieur de ces maisons mortuaires. Ces objets avaient dû être la propriété personnelle des défunts durant leur vie ou leur avaient été offerts après leur mort pour les armer et munir dans l'au-delà.

Comme les Esquimaux, ces Mongols avaient l'instinct de la cartographie et leur industrie n'était guère plus avancée que celle de l'homme arctique; mais leurs mœurs étaient beaucoup plus débonnaires, sans doute parce qu'ils vivaient dans un milieu moins inclément.

Les limites restreintes de ce livre m'obligent à passer rapidement sur les populations mongoliques nomades, qui errent dans l'immense steppe septentrionale entre la mer d'Okhotsk, à l'est; l'océan Arctique, au nord; l'Oural et la Caspienne, à l'ouest; le grand massif himalayen, au sud. D'ailleurs, dans des ouvrages précédents, j'ai pris soin d'étudier ces peuplades sous leurs principaux aspects sociologiques. Aujourd'hui, je n'ai à m'occuper que de leur caractère et de leur mentalité; surtout j'ai à signaler les causes, qui ont déterminé ces caractères psychiques. De ces causes, il en est une, qui nous échappera longtemps, aussi longtemps que la genèse des races humaines nous restera inconnue; car c'est durant cette infiniment longue nuit des origines que chaque type humain a reçu sa première empreinte au physique et au moral, celle que, plus tard, l'évolution sociologique a pu modifier, atténuer ou exagérer, mais non abolir.

Néanmoins, la persistante éducation, donnée aux hommes primitifs dans le laboratoire sociologique du clan, a inculqué au genre humain tout entier des tendances communes, qui, même chez les peuples les plus

civilisés de nos jours, constituent encore le fond le plus solide de la moralité et du caractère. Si cette empreinte mentale uniforme s'est particulièrement conservée chez les peuples de race jaune, c'est que la plupart d'entre eux sont longtemps restés fidèles au régime du clan communautaire et même, à travers toutes les vicissitudes de leur évolution politique et économique, ils ont gardé nombre de survivances datant du clan originel. C'est surtout chez les Mongols nomades, que ces survivances sont restées visibles et que l'on trouve des traces nombreuses d'une ancienne organisation en clans exogames. Aujourd'hui et depuis longtemps, les Mongols nomades sont pleinement entrés dans la phase de la tribu monarchique. Ils ont des princes héréditaires avec droit de primogéniture, des castes et sous-castes nobiliaires, enfin une caste servile, soumise au bon plaisir des nobles¹. Ces derniers, les nobles des steppes, exercent sur les serfs un pouvoir sans bornes qui va jusqu'au droit de vie et de mort. En outre, en Mongolie comme ailleurs, l'inégalité politique ne fait que recouvrir l'inégalité économique ; la propriété individuelle est instituée, mais, pour chacun, elle se proportionne au rang social. C'est uniquement sous le bon plaisir du noble que le serf mongol possède sa petite part de bétail, et le maître a toujours le droit de la confisquer, si bon lui semble². Néanmoins, la survivance d'anciennes habitudes communautaires se retrouve encore en Mongolie. Ainsi, quoique les troupeaux soient, dans leur ensemble, possédés par de grands propriétaires, tout individu, si humble soit-il, appartenant à l'un de ces groupes de tentes, restes des antiques clans, est, dans une certaine mesure, intéressé aux bénéfices de l'exploitation et on lui en accorde une part minimum fixée par la nature même de ses besoins³.

1. Prévost, *Mongolia*, t. I, p. 74.

2. Prévost, *ibid.* — Huc, *Voy. en Tartarie*, t. I, p. 271.

3. Le Play, *les Ouvriers européens*, pp. 48, 49, 45, 50.

Le sentiment de solidarité se décèle aussi dans diverses coutumes mongoles : ainsi, les habitants d'un groupe de tentes sont tenus d'aller à la recherche des animaux perdus par les voyageurs, qui ont campé dans leur voisinage, et ils les doivent remplacer, s'ils ne les retrouvent point¹. De même encore, tout individu est réputé responsable alors que, même à son insu, il a communiqué à autrui quelque maladie contagieuse et, dans ce cas, il est passible d'une amende, etc., etc. Enfin, dans les mœurs, dans le commerce social, l'égalité des vieux âges subsiste toujours. Le noble omnipotent et le serf, qui doit tout souffrir, fument ensemble dans la même tente et conversent sur un ton très familier. Les privilégiés mongols s'arrogent bien, en fait, tous les droits sur le vulgaire; mais ils n'en sont pas encore arrivés à se croire d'une essence supérieure à celle de leurs humbles compagnons.

Ce sont ces nobles de la Tartarie, qui ont jadis formé les cadres des armées dévastatrices de Gengis et de Timour. La multitude de leurs serfs les avait suivis par obéissance passive et, sous leur direction, elle a ravagé par ordre une grande partie du vieux continent. Mais on aurait tort d'en conclure, que la race tout entière se délecte dans le carnage. Cette race mongole n'est ni impressionnable, ni sensible; elle n'est pas non plus féroce par tempérament; mais, flegmatiquement, passivement, elle est capable de commettre des atrocités : elle est aussi peu nerveuse que possible. En temps ordinaire et quand rien ne fait sortir les Mongols de leur naturel placide, on les trouve en général doux, bienveillants, honnêtes, simples et répondant bien au portrait que nous en a laissé, en quelques lignes, un voyageur déjà ancien² : « Les Mongols, dit-il, dont la religion lamaïque a adouci les mœurs, sont générale-

1. Huc, *loc. cit.*, t. I, p. 99.

2. Timkowski, *Hist. univ. voy.*, vol. XXXIII, p. 325.

ment hospitaliers, affables, obligeans, bons et sincères. Ils connaissent à peine le vol... L'autorité des parens et l'obéissance des enfans sont exemplaires chez ces peuples. Les fils, même après leur mariage, demeurent ordinairement dans le même district que leurs parens, autant, du moins, que l'importance des pâturages le permet¹. » Tout à l'heure, je reviendrai sur l'influence attribuée dans ce passage à la religion. Auparavant, je veux citer encore quelques traits saillants des mœurs mongoles, par exemple, la coutume de faire précéder les caravanes par des femmes, quand elles doivent traverser un village ennemi. Avec cette précaution, il n'y a jamais rien à craindre : « Des hommes, disait un Mongol, qui auraient la lâcheté d'attaquer des femmes et de prendre les animaux confiés à leur garde seraient méprisés de tout le monde : tels sont les usages de ces contrées². » Aujourd'hui, les bardes errants de la Mongolie, assez analogues aux *griots* de l'Afrique tropicale, chantent encore la gloire et les exploits de Timour ; mais ce sont pour eux de simples sujets de romance. Actuellement, il n'y a plus trace d'esprit militaire, non seulement chez les Mongols des *bannières* chinoises, mais même chez les clans et tribus qui ont gardé leur indépendance³.

De même, parmi les Mongols sédentaires du Thibet, l'esprit batailleur et querelleur ne s'est conservé que chez des sortes de hobereaux, les *zinkabs*, sur lesquels le gouvernement lamaïque se décharge de tout ce qui concerne la guerre. Le reste de la population est, au contraire, remarquable par sa douceur et son humanité⁴. On nous dit bien que cette douceur passive du caractère mongol a été créée par le bouddhisme lamaïque ; mais, au temps des terribles razzias de Gen-

1. Timkowski, *loc. cit.*, p. 329.

2. Huc, *Voyage dans la Tartarie*, t. II, p. 482.

3. Prévost, *Mongolia*, t. I, p. 61.

4. Turner, *Ambassade au Thibet*, t. I, pp. 312-313.

gis-Khan et de Timour-Lengh, la Mongolie était déjà, et depuis bien des siècles, lamaïque. Les religions ne transforment pas le caractère des peuples aussi profondément qu'il est d'usage de le dire. Le plus souvent même, pour s'implanter et durer, elles doivent se plier à la trempe originelle des races et aux exigences de l'état social.

Si la plupart des peuples de race mongole ont adopté la religion du Bouddha, en l'adultérant d'ailleurs profondément, c'est que les principes de morale humanitaire et animalitaire de cette religion, la glorification de la résignation passive, etc., s'adaptaient à leur constitution mentale, dont les racines et les causes sont beaucoup plus profondes. L'une des plus puissantes de ces origines a certainement été l'influence du clan, dont les mœurs des nomades gardent encore nombre de traces, non seulement en Mongolie et en Tartarie, mais en Chine et plus encore au Thibet, où, seules, ces traditions morales peuvent rendre raison de cette polyandrie, qui a surpris ou scandalisé tous les voyageurs et à laquelle je dois consacrer une petite parenthèse.

En théorie, cette coutume du mariage polyandrique peut avoir diverses causes déterminantes et, notamment, la rareté relative des femmes, dans les contrées où on abuse de l'infanticide des filles, et ces contrées sont nombreuses; ou bien, ce qui est plus exceptionnel, quand le nombre des naissances masculines l'emporte de beaucoup sur les féminines; mais, alors, le choix des maris multiples serait certainement laissé à la convenance des familles. Or, au Thibet, la polyandrie est d'un genre spécial; c'est le frère aîné, qui choisit une épouse commune pour lui et ses frères: cette polyandrie est fraternelle et ne peut être qu'un reste d'un mariage collectif plus complet et plus ancien, une survivance d'un temps où des unions sexuelles, collectives et exogamiques, existaient entre tous les hommes d'un clan et toutes les femmes d'un autre, comme il arrive aujourd'hui encore

en Australie. En résumé, la polyandrie fraternelle du Thibet doit correspondre, en sens inverse, au mariage polynésien et surtout havaïen, à ces unions conjugales dans lesquelles un homme prenait pour femmes tout un lot de sœurs, et il la faut rapprocher d'un autre mariage polyandrique, de celui des Naïrs du Malabar, chez qui elle résulte nettement d'un mariage par groupes et par clans, analogue à celui des Australiens¹. Dans un cas, à Havaï, la proportion relativement grande des filles aura contraint à les marier par groupes de sœurs; dans l'autre, au contraire, à cause de leur rareté, on a soigneusement conservé le mariage polyandrique et fraternel, que nécessitait la proportion relative des sexes dans la population.

Au point de vue sociologique, ce qu'il nous faut surtout retenir de tous ces faits, c'est la longue survivance des mœurs et pratiques du clan en Mongolie.

En effet, c'est à cette survivance, qu'il faut principalement attribuer le caractère tranquille, sociable et bienveillant que les Tartares et Mongols ont conservé, en dépit des vicissitudes politiques et historiques, et qui ne se départ point d'une certaine dignité, même sous le régime théocratique et despotique du Thibet lamaïque².

L'esthétique et la science rudimentaire de ces nomades nous renseignent, d'autre part, sur leur degré de développement intellectuel, qui est médiocre. La vie nomade les a dressés au mouvement perpétuel, qui, pour eux, est devenu un besoin. Même en dehors de leurs migrations, ils tiennent toujours autant que possible à leur disposition des chevaux sellés, rien que pour fournir, de temps en temps, une galopade dans la steppe. Sans cesse ils s'entrevisitent, d'une tente ou d'un groupe de tentes à l'autre, ce qui satisfait en même

1. Voir Giraud-Teulon, *Origines du mariage et de la famille*, pp. 153-156.

2. Turner, *loc. cit.*

temps leur besoin de mouvement et leur sociabilité. Leur esthétique et leur littérature sont très grossières encore. Pour le cheval, leur estime va jusqu'à l'admiration; ils ont un vocabulaire spécial servant à désigner les diverses couleurs de sa robe, ses âges divers, ses qualités, même ses mouvements¹. A leurs yeux, cet animal est le type achevé de la beauté des formes et, pensent-ils, si la race mongole est incontestablement la plus belle des races humaines, c'est uniquement parce que, par le relief osseux du visage, elle se rapproche du cheval, ce chef-d'œuvre de la création².

Leur esthétique poétique s'est encore mal séparée de la mimique. Ainsi les Thibétains continuent à jouer des pantomimes dansées avec accompagnement de cymbales³, en résumé des opéras-ballets primitifs. Thibétains et Tartares nomades ont aussi des bardes ou trouvères errants, promenant, soit de tente en tente, soit de village en village, leurs poésies, qu'ils débitent ou chantent avec accompagnement de grossiers instruments à cordes et surtout de gestes animés⁴, d'exclamations, d'imitations de chants d'animaux, en résumé de langage interjectionnel. Les contes ou légendes de ces artistes ambulants sont remplis de prodiges, d'enchantements, de combats singuliers, d'assassinats, etc.; on y fait une grande dépense d'imagination, mais d'une imagination de qualité inférieure⁵.

Dans les spéculations intellectuelles, les Mongols ont été aussi fort médiocres : sans décrire en détail la chronométrie mongole, je rappellerai qu'elle est luni-solaire, composée de mois de vingt-neuf ou de trente jours, avec un mois supplémentaire tous les quatre ans⁶.

1. Huc, *Tartarie*, t. I, p. 160.

2. A. Vambéry, *Voy. d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, p. 333.

3. Dubeux, *Tartarie*, p. 272. — Huc, *loc. cit.*, t. II, p. 379.

4. Huc, *loc. cit.*, t. I, p. 80.

5. Dubeux, *Tartarie*, p. 140.

6. Préjévalsky, *Mongolia*, t. I, p. 65.

A cause de son analogie avec le cycle mexicain, le cycle des Mongols a, pour nous, plus d'intérêt que leur année. Ce cycle est sexagésimal et se divise en cinq indications de douze ans, parfois en six indications décennales. Le premier type est probablement le plus ancien. En additionnant les cycles, les Mongols en ont tiré une période plus longue de 252 ans, qui se décompose ainsi : $12 + 60 (72) + 72 + 60 (132) + 132 + 60 (192) + 192 + 60 (252)$ ¹. En adoptant ce cycle sexagésimal, on aura sans doute voulu combiner le nombre douze, que donnaient les douze mois annuels, avec le nombre cinq, nombre primordial, celui des doigts de la main. Mais, dans cette conception, il n'y a rien de bien profond et, en réalité, les spéculations intellectuelles de haute portée ne sont pas le fait de la race jaune, même dans son grand foyer de culture, la Chine. Mais avant d'aborder l'étude mentale des Célestes, il nous faut examiner des populations, qui, tout en tenant de moins près que les nomades asiatiques à la race mongolique et à l'Empire du Milieu, ont cependant adopté, de gré ou de force, la culture chinoise. Ces populations, toutes fortement métissées, forment trois groupes principaux : celui des Malais, celui des Indo-Chinois et celui des Japonais. Nous allons essayer d'en déterminer les caractères psychiques.

III. — LES MALAIS

Les Malais s'offrent d'abord à notre examen ; car ce sont à la fois les plus mélangés, au point de vue de la race, et surtout les plus inégalement développés à cause de leur habitat insulaire ou péninsulaire. Çà et là, épars, on trouve en Malaisie des débris de populations tout à fait primitives, qui peuvent descendre des premiers occupants, même des autochtones, en gardant à

1. Huc, *loc. cit.*, t. II, p. 372.

cette dénomination son sens hellénique; puisque l'existence d'un véritable primitif malais a été mise hors de doute par la belle découverte du *Pithecanthropus erectus*.

A cette souche première pourrait se rattacher, plus directement que les autres variétés humaines de la Malaisie, l'homme à demi bestial, rencontré dans l'intérieur de Bornéo, où il errait comme un fauve, n'ayant ni habitation ni agriculture. Ces indigènes si sauvages de Bornéo passaient la nuit sous un arbre à branches très basses; à ces branches, ils suspendaient leurs enfants et allumaient dans leur voisinage un grand feu pour tenir à distance les animaux féroces. A la manière des bêtes, ils s'accouplaient dans les bois, mais sans jamais former de sociétés durables. Dès que les enfants étaient capables de trouver seuls leur nourriture, les parents les abandonnaient et eux-mêmes se séparaient¹. Entre ces pauvres bimanés à face humaine et les vrais Malais, on peut placer les grossiers Mintiras ou Mantras de la presqu'île de Malacca, qui, comme les Australiens, pensent que la Lune et le Soleil sont des femmes; les étoiles seraient les enfants de la Lune et autrefois le Soleil a engendré de même une postérité stellaire tout aussi nombreuse que celle de la Lune. Le ciel est un grand pot renversé, suspendu par une corde au-dessus du plan terrestre et qui écraserait tout par sa chute, si, par malheur, la corde de suspension venait à se rompre². Les Mantras ont des cheveux crépus, de grosses lèvres, le nez épaté, un teint brun foncé tirant sur le noir. Ils se regardent comme les premiers habitants du pays et doivent se rattacher à la race papoue³.

En gravissant un degré de plus, nous trouvons des Malais encore très grossiers, mais cependant fort supérieurs aux Mintiras. Les uns, que Finlayson a pu voir et

1. J. Lubbock, *Orig. civ.*, p. 9.

2. E. B. Tylor, *Civil. prim.*, p. 408.

3. L. de Backer, *Archipel indien*, p. 40.

décrire encore, étaient presque des ichthyophages. N'ayant aucune habitation à terre, ils ne vivaient que sur leurs barques. Autour de Singapore, qui n'était pas encore l'*emporium* civilisé d'aujourd'hui, ces Malais maritimes rôdaient de crique en crique, à la recherche du poisson, dont ils cédaient une part aux habitants de la terre ferme contre un peu de riz, de sagou, de bétel, d'étoffe. C'étaient les *Orang laut*, « les hommes de la mer ». D'autres Malais, plus industriels, ont à terre des demeures fixes et cultivent, dans de petits enclos, du plantain, de l'iam, du bétel, rarement du riz ou d'autres céréales¹.

Mais, en général, la population malaise, que, d'ailleurs, les Chinois, les Hindous, les Arabes ont beaucoup contribué à civiliser, possède une industrie bien plus complète. Tout le monde connaît les embarcations malaises, ces *pros* si bien construits et propres à de longues navigations. On leur peut comparer, pour l'ingéniosité et la simplicité de la construction, la maison malaise, bâtie sur pilotis, avec son toit en forme de barque renversée. Chez les Dayaks de Bornéo, certaines de ces maisons, à plancher aérien de bambous, ont 2 ou 300 pieds de longueur sur 40 à 50 pieds de largeur², dimensions qui caractérisent sûrement des habitations communes pour les clans. Les ponts de bambou, que les mêmes Dayaks jettent hardiment en travers des ravins et des précipices, sont aussi une merveille de construction à la fois solide et légère³.

A Java, ce qui étonne, c'est la relative perfection de l'agriculture, ce sont les terrasses étagées, qui couvrent les versants des collines et donnent une haute idée de l'industrie des habitants ainsi que de l'antiquité de leur civilisation. Un fait important à noter pour la sociologie, c'est que ces considérables travaux sont le résultat du

1. Finlayson, *Hist. univ. voy.*, vol. XXXIV, p. 79.

2. Wallace, *Malay Archipelago*, I, p. 77.

3. *Ibid.*, I, p. 78.

labeur collectif des villages, des *dessas* javanaises, c'est-à-dire de vrais clans républicains¹. Mais cette industrie agricole relativement avancée peut être une importation soit de la Chine, soit de l'Inde, et il peut en être de même de l'utilisation des buffles pour le labourage. Pourtant, à Célèbes même, on trouve la charrue en usage; mais ce n'est encore qu'une grossière charrue, tout en bois, un araire, dont le soc est muni d'une pointe en bois dur de palmier. Un ou deux buffles traînent l'appareil; mais déjà les semailles se font à la volée. Une herse en bois des plus rudimentaires aplanit ensuite la surface emblavée².

Je cite ces quelques faits à titre de spécimens; car je ne saurais décrire en ce moment toutes les branches de l'industrie malaise, relativement très développée. Mais, dans les îles et même dans les régions où l'influence des grandes et vieilles civilisations asiatiques n'a pas étouffé ou apprivoisé la sauvagerie première, on trouve encore plus d'une survivance primitive. A titre d'exemple, on peut citer la chasse aux têtes chez les Dayaks de Bornéo et surtout le cannibalisme des Battaks de Sumatra, qui, sous une forme juridique, persistait il y a peu d'années encore, qui même aujourd'hui n'a pas complètement disparu. A ce sujet, il me faut ouvrir une parenthèse relativement au cannibalisme en général.

L'anthropophagie doit être considérée comme une sorte de péché originel, entachant l'origine de toutes les races et civilisations. Cette bestiale coutume ne disparaît même que fort lentement et en prenant des physionomies diverses, en évoluant. Tout d'abord, c'est le cannibalisme par besoin, de toutes les formes la plus excusable; puis vient le cannibalisme par gourmandise, par exemple celui des Vitiens, qui engraisaient leurs prisonniers de guerre pour les manger; viendrait ensuite

1. Wallace, *loc. cit.*, t. I, p. 112.

2. *Ibid.*, I, p. 225.

le cannibalisme par fureur ou haine guerrière, celui dont les Taïtiens se rendaient encore exceptionnellement coupables. Cette forme n'était plus que symbolique chez les anciens Peaux-Rouges, alors qu'ils ouvraient la poitrine de l'ennemi terrassé pour en extraire le cœur et y donner un seul coup de dent. Les Aztèques, ces Peaux-Rouges mal civilisés, avaient gardé, par survivance, le manuel opératoire de ce cannibalisme sauvage; mais ils en avaient fait une pratique religieuse. On sait, qu'ils dévoraient par milliers les corps de leurs prisonniers de guerre, mais dévotieusement et après en avoir offert le cœur palpitant à leurs divinités. En fait, le cannibalisme religieux n'est partout qu'une forme larvée et hypocrite de l'anthropophagie. Une dernière forme, plus masquée encore, est celle qu'avaient adoptée les Battaks de Sumatra : c'est le cannibalisme juridique. Chez eux, être mangé était le châtement suprême, édicté contre les crimes jugés inexpiables, savoir : 1° l'adultère; 2° le vol nocturne; 3° le mariage entre personnes du même clan; 4° l'attaque par surprise d'un village, d'une maison, d'une personne. Mais ce cannibalisme juridique était si bien la survivance dernière du cannibalisme purement bestial que celui-ci persistait encore et reparaisait de temps à autre. Ainsi l'on mangeait, à l'occasion, les prisonniers faits à la guerre, parfois même les parents trop vieux et trop infirmes.

Ces Battaks ne sont pourtant plus des primitifs; ils vivent groupés en familles ou plutôt en clans exogamiques, qui tendent à devenir de simples associations, où la consanguinité n'est plus nécessaire¹; et ces clans sont confédérés en tribus agricoles, assez civilisées, ayant une littérature et même une écriture alphabétique². Cette culture relativement avancée a fait parfois, mais bien à tort, révoquer en doute le cannibalisme juridique des

1. L. de Backer, *Archipel indien*, p. 470.

2. *Ibid.*, p. 171.

Battaks. Il n'y a là aucune incompatibilité¹. Sous les diverses formes larvées, qu'il peut revêtir, le cannibalisme s'accommode fort bien d'une certaine culture générale. Ainsi, l'anthropophagie religieuse des Aztèques était bien plus développée, tout en étant bien autrement révoltante, que l'anthropophagie juridique des Battaks.

Ces derniers considéraient comme tout à fait ignominieux d'être mangé et, pour ce motif, ils infligeaient cette pénalité à ceux d'entre eux, qu'ils réputaient de grands criminels, ou bien aux ennemis, aux prisonniers de guerre, tout en acceptant sans difficulté le rachat des uns et des autres. Le criminel battak, dûment condamné et non racheté, était lié à un poteau ; les hommes de sa tribu (plutôt de son clan) commençaient par lui darder leurs longs javelots ; puis, quand ils le jugeaient mortellement blessé, ils se ruaient sur lui et le mettaient en pièces avec leurs couteaux. Les morceaux du supplicié, qu'ils se disputaient avec ardeur, étaient légèrement rôtis sur un feu préparé d'avance, puis on les mangeait avec un certain enthousiasme, en les trempant dans un plat rempli de jus de citron et de sel². Ce repas terminé, la justice était satisfaite.

Si l'exécution anthropophagique avait été motivée par le crime d'adultère, on trouvait convenable de laisser au mari offensé le droit de choisir à son gré et de couper le premier morceau du coupable avant le dépècement général.

A nos yeux d'Européens, ces mœurs sont atroces. Nous ne sommes plus cruels de façon aussi grossière : mais, toute question de forme écartée, le sommes-nous moins en réalité ?

Cette férocité froide et raisonnée est bien dans la trempe morale, que l'on s'accorde à attribuer aux Malais et que l'on peut caractériser en disant que c'est un ordinaire état d'apathie, troublé de temps à autre par des

1. W. Marsden, *Hist. de Sumatra*, t. II, p. 195 (note).

2. W. Marsden, *loc. cit.*, pp. 196-197.

explosions de violence. Dans son état de calme, le Mongoloïde malais est tranquille, d'apparence impassible, très peu démonstratif. Il cache ses émotions, calcule ses actes et ses paroles, n'aborde jamais franchement un sujet¹. Les Malais des hautes classes sont d'une excessive politesse ; leur placide aisance ne le cède en rien à celle des Européens bien élevés. Sous ce dernier rapport, le Malais semble se rapprocher du Chinois ; mais, tout en lui étant fort inférieur pour tout ce qui a trait à l'industrie, au commerce, il l'emporte considérablement sur le Céleste par l'énergie, surtout par le courage militaire. La race malaise est, avant tout, une race de marins intrépides ; elle occupe toutes les côtes de son archipel, et ses deux occupations principales sont la pêche et la navigation².

Certaines coutumes nationales des Malais donnent la mesure du peu de cas qu'ils font de la vie humaine. Un vieux voyageur, Nicola Conti, qui écrivait en 1430, raconte, comment les nobles malais essayaient la trempe d'un sabre neuf : « Nul peuple, dit-il, n'égale en cruauté les habitants de Java et de Sumatra. Tuer un homme n'est, pour eux, qu'une simple bagatelle et ils ne sont point punis pour si peu. Si l'un d'eux, ayant acheté un sabre neuf, désire l'essayer, il le plonge simplement dans la poitrine de la première personne qu'il rencontre. Les passants examinent curieusement la blessure et louent l'adresse du meurtrier, si le coup a été bien porté³. »

L'essai du sabre neuf donne une idée de la froide férocité des classes dirigeantes en Malaisie. La fameuse coutume du *muck* nous fournit aussi un renseignement de même ordre, mais plutôt pour les classes inférieures et même serviles. La course du *muck* combine le suicide avec l'homicide ; car le coureur meurt en tuant. Voici comment se passent les choses : un homme désespéré,

1. Wallace, *loc. cit.*, II, p. 272.

2. Finlayson, *Hist. univ. voy.*, vol. XXXIV.

3. Wallace, *Malay Archipelago*, II, p. 273.

soit par quelque criante injustice, soit par un malheur quelconque, se décide à quitter la vie. Pour cela, il commence ordinairement par s'enivrer avec de l'opium; ensuite, le *criss* à la main, il se rue d'abord sur les gens dont il croit avoir à se plaindre, les poignarde, puis court par la ville en tuant ou blessant tous ceux qui font mine de l'arrêter. Avant d'être capturé, il se peut qu'il ait ainsi commis une quinzaine de meurtres¹, ce qui lui donne la certitude de ne point se présenter seul dans l'autre monde et la satisfaction de ne quitter cette vie qu'après avoir lavé dans le sang un outrage reçu. La coutume et le raisonnement sont, à coup sûr, sauvages; mais ils dénotent une rare vigueur de la volonté.

Pour juger des aptitudes esthétiques et intellectuelles des Malais, on n'est pas médiocrement embarrassé. Comment trier ce qui est l'œuvre de la race malaise des nombreuses importations, qui sont le fait des Chinois, des Indous, des Arabes?

Par exemple, que les Malais aiment passionnément la musique, cela est certain; mais tous leurs instruments doivent être d'origine étrangère. Ce que l'on est en droit d'affirmer et ce qui, en même temps, différencie nettement la mentalité malaise de celle des Chinois, par exemple, c'est la couleur poétique de l'imagination malaise. Leurs poésies indigènes ont de l'éclat, du feu, du naturel et, sous ce rapport, se distinguent avantageusement de la plate et sénile littérature chinoise. Dans la plupart de leurs fêtes, les Malais se récréent en récitant, souvent même en improvisant des stances alternées, appelées *pantoum*. Ces petits poèmes, parfois moraux, souvent érotiques, sont déclamés par deux personnes, et le sens de chaque strophe doit se continuer dans la strophe suivante². Il s'agit donc là d'une joute

1. Marsden, *loc. cit.*, II, pp. 79-81. — Cook, *Hist. univ. voy.*, vol. VII, p. 92 (premier voyage).

2. L. de Backer, *loc. cit.*, p. 131.

littéraire, qui requiert une imagination vive, une intelligence prompte et une oreille juste, toutes qualités assez rares chez les races mongoliques et qui, seules, pourraient suffire à attester l'origine métissée de la race malaise.

Dans le domaine spécialement scientifique, les Malais n'ont, par eux-mêmes, fait que de bien médiocres conquêtes. Ils n'ont su déterminer ni l'année solaire, ni la semaine, ni même les heures. A ces dernières, ils suppléent en indiquant du doigt la place où était le soleil quand tel ou tel événement s'est produit. Ils n'ont remarqué que quelques constellations et la planète Vénus; mais ils la croient un astre nouveau à chacune de ses périodes¹. Leur âge leur est ordinairement inconnu et ils comptent les années simplement par le nombre des moissons; aussi leur chronologie est de très courte durée et ils en sont ordinairement réduits à conjecturer la date d'un événement, en le rattachant à quelque autre circonstance connue².

Le nom de nombre le plus élevé, usité en malais, est *laxa* (10.000), qui est d'origine hindoue. Pour compter, les Malais procèdent, comme les primitifs; ils mettent de côté d'abord chaque dizaine, puis chaque centaine; souvent, pour aider leur mémoire, ils font des nœuds à un cordon³, pratique qui est bien l'embryon du *quipu* péruvien, mais lui est fort inférieure.

Leurs conceptions cosmographiques sont restées très enfantines; elles ne s'élèvent guère au-dessus de celles des Mantras. Ainsi, pour les Malais, l'éclipse est toujours causée par l'attaque d'un monstre se ruant sur la Lune. Après avoir examiné et grandement admiré une pendule européenne, un Malais de Sumatra concluait que le Soleil devait être une machine du même genre, qu'Allah prenait la peine de remonter lui-même, de ses mains divines⁴.

1. Marsden, *loc. cit.*, t. I, p. 293.

2. *Ibid.*, p. 93.

3. *Ibid.*, t. I, p. 290.

4. *Ibid.*, p. 313.

IV. — LES INDO-CHINOIS

Plus encore que la Malaisie, l'Indo-Chine a subi profondément l'influence des grandes civilisations asiatiques ; mais cette influence ne s'est pas fait sentir partout également. Ainsi, tandis que la Birmanie a surtout fait des emprunts à l'Inde, les autres Etats indo-chinois relèvent principalement de la culture chinoise. Néanmoins, tous ces royaumes de l'Indo-Chine, qu'ils se soient modelés principalement sur l'un ou sur l'autre des grands foyers civilisateurs de l'Asie, ont fait à l'Empire des Célestes de très larges emprunts ; tous ont donc une même physionomie générale, et nous pouvons signaler chez les uns et les autres les traits qui caractérisent toute l'Indo-Chine.

En examinant d'abord le mode d'alimentation, nous voyons, qu'il accuse certains goûts, dépravés à nos yeux, mais qui se sont également conservés en Chine et dont l'origine doit remonter aux âges les plus primitifs. Ainsi, les Siamois, qui ont pourtant du froment, surtout du riz, et en outre de la viande de buffle ou de bœuf, du porc, de la volaille, du poisson, du gibier, etc., etc., ne dédaignent pas, comme aliments supplémentaires, les grenouilles, les vers à soie, les chauves-souris, de gros rats, la chair du crocodile, celle du serpent boa, enfin des œufs ou plutôt des larves de fourmi. Enfin, pour eux, le poisson à demi pourri constitue une vraie friandise¹. Or, on a, des goûts analogues en Chine, où l'on n'estime pas les œufs frais, et aussi en Cochinchine, où les œufs à demi putréfiés coûtent sur les marchés 30 0/0 plus cher que les autres, où même les plus recherchés sont ceux qui renferment des poussins, surtout quand ces jeunes volatiles sont déjà emplumés².

1. Pallegoix, *Royaume thai*, pp. 213-214.

2. Finlayson, *Hist. univ. voy.*, vol. XXXIV, p. 431.

De même que les Malais du littoral, les Indo-Chinois, du moins ceux qui habitent près de la mer ou dans les vallées des grands fleuves, sont une race amphibie, pour qui la mer ou plutôt l'eau est le grand garde-manger. Près de Bangkok, la masse du populaire siamois s'entasse sur la rive du fleuve et même vit, en grande partie, sur des radeaux de bambou ou dans de petites habitations bâties sur pilotis, comme la maison malaise, et s'élevant au-dessus de l'eau¹.

De même, en Cochinchine, du moins dans l'ancienne Cochinchine indépendante, des milliers de familles n'avaient d'autre industrie que la pêche et chacune d'elles avait pour unique habitation une barque économiquement et rapidement construite; car le fond était simplement en osier tressé et enduit de poix. De frêles membrures et quelques planches complétaient la construction, qui portait en son milieu une légère cabine en joncs. Le gréement ne coûtait pas plus que le corps de la barque. Les mâts étaient en bambous, les voiles en nattes et les cordages en écorce². Toute cette industrie nautique, si simple, peut remonter à une date où l'influence chinoise ne s'était pas encore imposée à la péninsule, et son origine est probablement contemporaine de celle du vêtement, tout à fait primitif aussi, que portaient récemment encore les Cochinchinois pauvres et qui était fait de feuilles de palmier cousues ensemble³.

En même temps que cette industrie, si rudimentaire et si pratique, les antiques ancêtres des populations indo-chinoises leur ont transmis des goûts esthétiques qui ne sauraient venir des Chinois. Ainsi, les Siamois ont la passion des bijoux d'or et d'argent et ils s'en surchargent⁴. D'autre part, ils sont fous de musique,

1. Finlayson, *loc. cit.*, p. 226.

2. *Ibid.*, p. 354.

3. *Ibid.*, p. 423.

4. Pallegoix, *loc. cit.*, t. I, p. 202.

comme les autres Indo-Chinois. Enfin, toutes ces populations connaissent et aiment les instruments à cordes, c'est-à-dire les instruments, qu'on peut appeler aristocratiques et qui ont été vraisemblablement inventés les derniers. Pas un batelier birman, qui n'ait quelque instrument de musique pour charmer ses loisirs¹ et, dans le royaume de Siam, tous les princes et tous les mandarins distingués ont leur troupe de musiciens, de même que chaque village a son orchestre². Néanmoins, ce goût si vif pour la musique ne s'est point perfectionné et il n'a enfanté aucun chef-d'œuvre, soit de mélodie, soit de composition. Les airs siamois, d'après ce qu'on en rapporte, se rapprochent fort de nos mélodies populaires et la phrase mélodique, une fois trouvée, s'y répète à satiété³. C'est que la langue musicale d'une race est toujours en étroite corrélation avec la largeur et la profondeur de l'impressionnabilité morale ; or, sous ce rapport, l'âme indo-chinoise est mal épanouie encore.

Or, il en est de même de l'intelligence. Par ce dernier côté surtout, les Indo-Chinois tiennent encore à la mentalité des primitifs. Ainsi, tout à fait comme les sauvages, les Siamois redoutent les doubles des morts, auxquels ils prêtent de méchantes intentions ; aussi, ont-ils bien soin de faire passer les cercueils de leurs parents par un trou percé dans la paroi de l'habitation ; puis, pour plus de sûreté, on porte, en courant, le mort trois fois autour de la maison. On espère, par ces moyens, dérouter l'esprit du défunt et l'empêcher de revenir plus tard tourmenter les vivants⁴.

En Indo-Chine ; il ne semble pas exister de science indigène. La précaution prise par les tribunaux siamois de n'accepter la déposition d'un témoin que s'il est

1. Cox, *Hist. univ. voy.*, vol. XXXIV, p. 456.

2. Pallegoix, *loc. cit.*, t. I, p. 202.

3. *Ibid.*, p. 347.

4. *Ibid.*, t. I, p. 215.

capable de compter et de chiffrer jusqu'à dix¹, dénote une assez faible aptitude mathématique de la race. Les idées cosmographiques du populaire sont celles qui ont cours en Chine, pays à qui l'Indo-Chine a tant emprunté. La Terre est conçue comme un grand disque en pierre, mais sans la moindre fissure et bordé d'une ceinture de hautes montagnes, grâce auxquelles il peut flotter sur les eaux comme une marmite vide². Les éclipses sont causées par un monstre céleste, qui se précipite soit sur la Lune, soit sur le Soleil, pour les dévorer. On admire fort la science des astronomes étrangers, qui non seulement connaissent à l'avance l'heure des repas de ce monstre sidérophage, mais même savent, s'il a ou non bien faim, et par conséquent de quelle grandeur sera le morceau d'astre capable de le rassasier³.

La chronométrie est, à Siam et en Cochinchine, empruntée à la Chine. Les mois sont de vingt-neuf ou trente jours alternativement, avec un mois intercalaire tous les trois ans. Le cycle sexagésimal, subdivisé en petits cycles de douze ans, c'est-à-dire combinant les numérations quinaire et duodénaire, est aussi en usage, toujours comme en Chine⁴. Pourtant il n'est pas sûr qu'il y ait là une invention chinoise; car la Chine, l'Indo-Chine, le Thibet, l'Inde, la Grèce depuis le II^e siècle avant Jésus-Christ, l'Égypte depuis la conquête romaine, enfin la Chaldée ont ou ont eu le même zodiaque. La semaine siamoise est la semaine sanscrite et les jours portent exactement les mêmes noms que les nôtres : jours du Soleil, de la Lune, de Mars, de Mercure, de Jupiter, de Vénus, de Saturne⁵. Le pays d'origine ou mieux le pays qui a transmis un même zodiaque aux Indiens, aux Chinois, aux Indo-Chinois, etc., nous est inconnu. Les signes

1. E. B. Tylor, *Civilisation primitive*, p. 279.

2. Pallegoix, *loc. cit.*, p. 435.

3. E. B. Tylor, *loc. cit.*, p. 381.

4. Pallegoix, *loc. cit.*, t. I, p. 253. — Jancigny, *Indo-Chine*, p. 582.

5. Pallegoix, *loc. cit.*, p. 253.

de ce zodiaque si répandu sont en tout pays les mêmes. Partout il est divisé en douze parties de chacune 30 degrés, subdivisées en 60 minutes. Or, ce zodiaque luni-solaire porte exactement les noms des signes usités en Chaldée, en Grèce, à Rome, en Egypte et aux Indes¹.

Mais ce zodiaque, commun aux Asiatiques et à notre antiquité classique, indique lui-même la date de son invention. Il remonte à une époque où le Soleil se trouvait, à l'équinoxe vernal, dans le signe du Taureau. Puis le déplacement régulier, dû à la précession des équinoxes (50",2 par an) a fini par nécessiter une correction, quand le Soleil a passé dans le signe du Bélier. Or, cette rectification est encore marquée dans le zodiaque cambodgien, où le signe du Taureau porte toujours le numéro 1, mais où l'on a fait subir au zodiaque entier un mouvement de rotation qui a reporté le Soleil dans le signe du Bélier. Tout cela est fort simple, et la durée nécessaire à ce changement est aisément évaluée par l'astronomie, ce qui permet d'affirmer que ce zodiaque est vieux d'au moins six mille ans². Pour nous autres, pauvres humains, un laps de six mille ans est énorme ; mais l'invention d'un zodiaque n'est possible que dans une civilisation déjà bien vieille. Où donc placer, dans le temps et dans l'espace, cette civilisation, mère de toutes les autres ?

La Chaldée n'est pas assez âgée ; l'Egypte paraît avoir reçu et non donné ce zodiaque universel. L'auteur, à qui l'étude du zodiaque cambodgien a inspiré ces réflexions³, se demande, s'il n'a pas existé, dans un passé extrêmement lointain, une civilisation antérieure à toutes celles qui ont laissé des traces historiques ou monumentales. C'est là une question, que la sociologie et la préhistoire sont souvent amenées à se poser pour d'autres raisons.

1. Adhémar Leclère, *Revue scientifique* (16 octobre 1897) : *le Zodiaque cambodgien*.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

Il est sûr qu'entre l'homme des âges de la pierre et les plus vieilles civilisations historiques et protohistoriques, il existe une lacune, une place pour un âge intermédiaire, dont la durée a pu être énorme, et ce vide à combler nous ramène à ne plus rejeter dédaigneusement, comme on l'a fait jusqu'ici, la vieille tradition de quelque Atlantide disparue ou, à son défaut, de quelque très ancienne civilisation, antérieure à toute histoire, mais n'ayant pas laissé de traces, de restes, qu'on lui puisse sûrement attribuer, d'abord parce qu'elle n'avait pas encore d'écriture, peut-être aussi parce que bien des monuments qui lui appartenaient ont été attribués aux diverses civilisations notablement moins anciennes, dont elle aurait été l'initiatrice.

Avant de quitter les Indo-Chinois, il me faut dire quelques mots de leur caractère. Ce mot « caractère », que tout le monde comprend au sens pratique, est assez difficile à définir théoriquement et psychologiquement. Il désigne, en quelque sorte, la physionomie générale du système nerveux, le ton de l'impressionnabilité, la manière dont l'individu ou la race réagissent dans leurs contacts avec le monde extérieur, le verre si diversement coloré à travers lequel les hommes regardent la vie et, en même temps, la trempe de leur volonté. Le caractère résulte directement de l'intime structure des centres nerveux; chaque race a le sien et il la distingue tout autant que la couleur de la peau et la forme du crâne.

Nous avons donc le devoir de relever les traits principaux du caractère indo-chinois. Mais, à ce sujet, il importe de se rappeler, que les populations de l'Indo-Chine sont de race assez mêlée et que leur caractère se modifie là où domine un élément étranger. Par exemple, l'humeur batailleuse de certains Malais, leur impulsivité doivent être attribuées à un métissage des Mongols avec les premiers habitants de la Malaisie. En Indo-Chine, où la race jaune a dominé de beaucoup dans le croisement, le résultat a été tout autre et, de la Birmanie au Siam,

la population a surtout le tempérament placide et passif des véritables Mongols et des Thibétains.

Les Indo-Chinois et les Mongols sont très capables de commettre de grandes cruautés et, autrefois, les bandes de Gengis-Khan et de Timour ont effrayé le monde par leurs atrocités ; mais elles l'ont fait moins par goût et impulsion naturelle que pour obéir à leurs chefs et surtout parce que, d'après leurs idées de primitifs, il était tout à fait simple d'exterminer l'ennemi. Ainsi, en Birmanie, les indigènes traitaient l'ennemi vaincu avec une extrême sauvagerie ; mais, dans leur pays, chez eux, ils étaient et sont doux et bienveillants ; on les voit aider les vieillards et les malades ; faire accueil au mendiant, etc. ¹.

Mêmes traits de mœurs à Siam, dans le royaume *thaï*. On y est aussi d'un caractère doux, à la fois timide et gai. On est paresseux et ennemi des disputes, bienveillant avec l'étranger, humain non seulement pour les hommes, mais même pour les animaux ², et l'on aurait tort d'attribuer cette urbanité à la religion bouddhique, qui en effet la recommande. Le bouddhisme s'est trouvé parfaitement adapté au caractère de la plupart des Mongols et c'est pourquoi ils l'ont embrassé, mais en le modifiant et le défigurant ; car on se fait toujours une religion à la taille de son esprit et de son cœur. Au contraire, les Hindous ont rejeté le bouddhisme, qui, pourtant, était né chez eux ; il leur convenait par sa métaphysique, mais non par sa morale. A Siam, comme dans l'Égypte ancienne, la vie du roi est réglementée. Or, dans ce règlement, un article suppose le cas où le roi entrerait en fureur contre un de ses mandarins et demanderait son épée au page qui garde la porte. Or, l'article en question interdit au page d'obéir, ce sous peine de mort ³.

1. Finlayson, *Embassy to the Kingdom of Ava*, t. II, p. 389.

2. Pallegoix, *loc. cit.*, t. I, pp. 203-205.

3. *Ibid.*, t. I, p. 270.

Jamais le code de Manou ne se permet de brider ainsi le bon plaisir du roi. Pour l'Inde monarchique et théocratique, un monarque est un personnage divin, dont la volonté fait loi et prime tout scrupule d'humanité. Or, il n'en est pas ainsi à Siam, où, pourtant, la servile soumission des sujets atteint la limite extrême de l'abjection.

V. — L'ÉVOLUTION MENTALE DU MONGOL

L'examen, que nous venons de faire des Périsiniques, c'est-à-dire de toutes les populations mongoles ou mongoloïdes du continent asiatique, nous permet de noter, en quelque sorte, les étapes de l'évolution mentale dans toute la race jaune. L'Esquimau arctique nous montre le Mongol primitif, luttant pour la vie dans les plus inhospitalières régions de notre globe. C'est un primitif, mais un primitif dont la sauvagerie diffère grandement de celle du nègre d'Afrique ou de l'Australien. Ses besoins nutritifs sont d'une rare énergie et le soin de les satisfaire absorbe toutes ses forces vives ; mais, déjà, il est patient et pacifique, très dur au mal, fort industriel pour un sauvage et, quand sa rude existence lui laisse un peu de répit, il sait se créer une certaine littérature. Il semble doué, à un degré notable, du sens de l'orientation, de la mémoire des lieux, et il a imaginé une cartographie rudimentaire. En somme, il est fort civilisable.

Les Mongols primitifs de la baie de Castries, visités par La Pérouse, ont les qualités morales de l'Esquimau, mais plus accentuées encore. Comme lui, ils sont d'une extrême glotonnerie ; mais, plus encore que lui, ils sont d'humeur pacifique et débonnaire, avec une politesse, qui fait penser à la Chine, et, en outre, de la bienveillance et de la délicatesse. Comme l'Esquimau, ils sont encore organisés en clans.

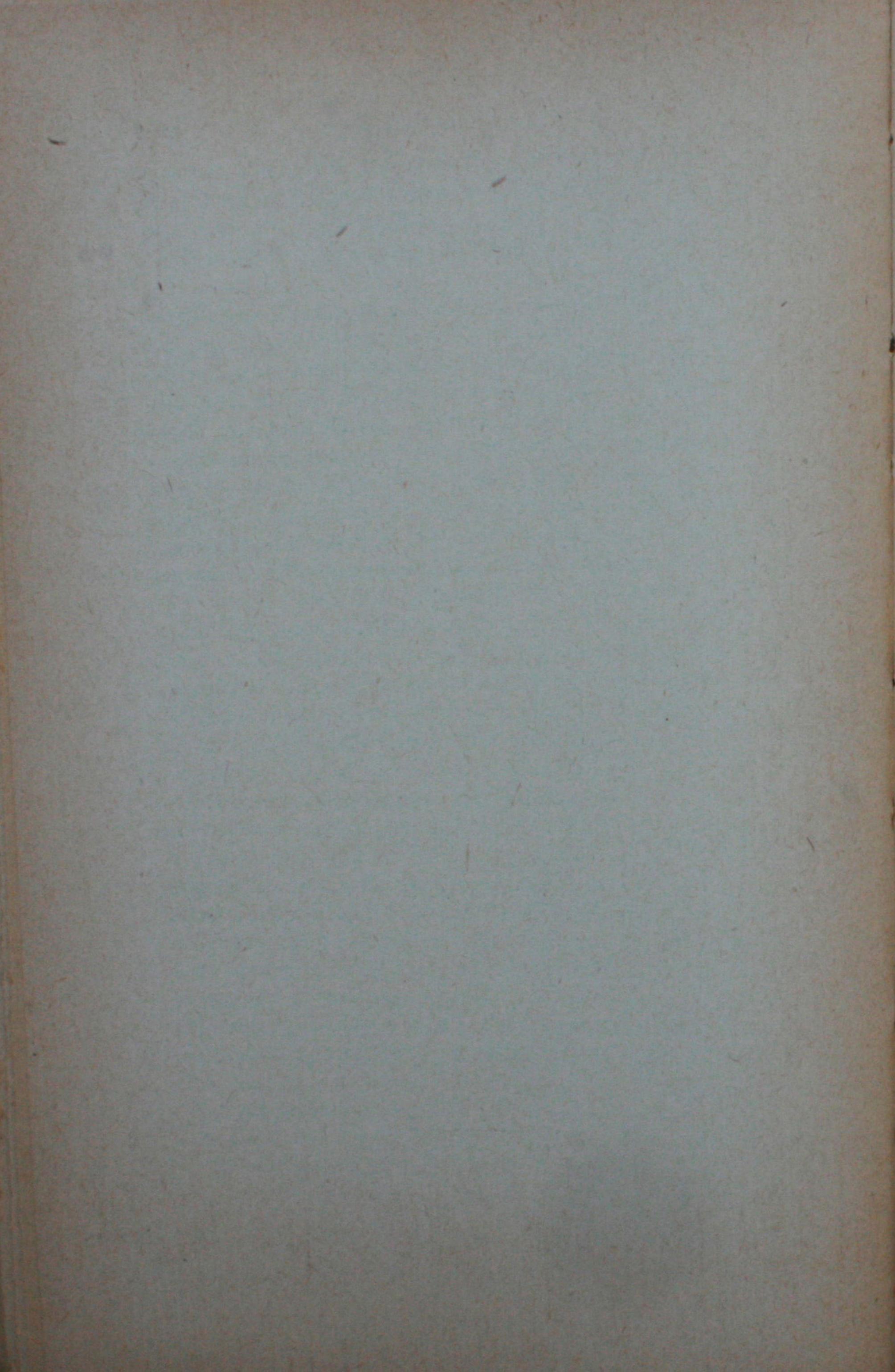
Ce régime du clan, les Mongols nomades en ont conservé tout ce que peut tolérer l'organisation féodale et

monarchique. Ils ont gardé le tempérament flegmatique et foncièrement pacifique de leur race, sans faire d'ailleurs de bien grands progrès intellectuels, et ont su plier à leur manière de sentir et d'agir la grande religion bouddhique.

En Malaisie et en Indo-Chine, le caractère natif du Mongol a été modifié, adultéré par des croisements, des métissages, aussi par l'influence pacifique ou guerrière de peuples plus avancés en civilisation. En Malaisie surtout, la primitive et flegmatique mansuétude du Mongol n'est plus guère qu'un vernis recouvrant un caractère susceptible des plus extrêmes violences et une humeur batailleuse, rare chez l'homme jaune de pure race ; mais, en même temps, des qualités nouvelles ont surgi, notamment une fraîcheur et une vivacité d'imagination inconnue chez le Mongol.

L'Indo-Chinois s'est moins écarté du type ordinaire des races jaunes et, grâce à son humeur passive, il s'est plié sans effort à la monarchie absolue, dite asiatique, en adoptant, mais sans rien créer lui-même, la civilisation importée de l'un ou de l'autre des grands peuples du continent : de l'Inde et surtout de la Chine.

Dans toutes ces variétés de l'homme jaune, on retrouve donc l'existence d'un fonds commun, caractérisé par de l'apathie, du bon sens terre à terre, une grande passivité, du goût et de l'aptitude pour le travail utile, une imagination terne et une médiocre intelligence ; mais nous avons encore à étudier la grande agglomération chinoise, c'est-à-dire le plus éclatant foyer civilisé et civilisateur de la race mongolique, le milieu où cette race s'est épanouie sans encombre et a donné, dans tous les genres, tout ce qu'elle était susceptible de produire.



CHAPITRE X

LA MENTALITÉ CHINOISE

SOMMAIRE. — I. *Les origines* : les clans nomades ; défaut de courage militaire chez les Chinois ; aptitude au travail patient ; antiquité de la Chine ; ancêtres sauvages ; clans exogamiques ; sujétion féminine ; monogamie polygamique. — II. *La sensualité chinoise* : dressage des « petites femmes » ; raffinements et écarts génésiques ; le pied féminin et la pudeur ; la Vierge-Mère. — III. *L'esthétique chinoise* : la musique chinoise ; âge musical de la pierre ; le pouvoir magique de la musique ; infériorité des arts graphiques et plastiques. — IV. *L'invention et la routine* : universel arrêt de développement ; caractère de l'agriculture chinoise ; la jonque, embarcation primitive et perfectionnée ; invention précoce, variée et bornée ; l'invariabilité dans le milieu ; les associations anarchiques ; la violence raisonnée. — V. *Le caractère chinois* : qualités et défauts ; humeur pacifique et pusillanimité ; orgueil patriotique ; comment on persuade un Chinois ; peu d'altruisme ; moralités banales. — VI. *L'instruction en Chine* : moralisation par l'affichage et l'éducation ; superstitieuse admiration des formules ; la langue et l'écriture chinoises ; une armée de signes graphiques ; éducation mnémotechnique ; le mandarinat, les concours et leur résultat. — VII. *L'intelligence chinoise* : dédain des ouvrages d'imagination ; un souverain, brûleur de livres ; astronomie antique et rudimentaire ; théorie animique des éclipses ; ancienne imprimerie stéréotypique. — VIII. *Les facteurs de l'esprit chinois* : système inintelligent des concours ; fâcheux résultat ; les concours jugés par Huxley. — IX. *Le Japon et la Chine* : analogies et différences.

I. — LES ORIGINES

Tous les rameaux et groupes secondaires de la grande race jaune ou mongolique ont maintenant passé sous nos yeux ; mais il nous reste encore à en examiner l'agglomération principale, le royaume des Célestes, le peuple qui a su créer une des civilisations les plus ori-

ginales du globe, un foyer d'inventions utiles, un vaste atelier, dont l'influence éducatrice a été pour les races congénères ce que l'Égypte ancienne a été pour le monde sémitique et aryen. Pour la psychologie ethnique, « l'âme chinoise » est donc d'un particulier intérêt.

Comme toutes les origines, celles de la Chine sont insuffisamment connues; mais sa population est, au point de vue de la race, fortement apparentée aux clans nomades, qui, aujourd'hui encore, errent dans les steppes immenses de l'Asie septentrionale et dont l'évolution sociologique semble s'être arrêtée à peu près au point où les ancêtres chinois ont commencé à fonder leur vaste empire. Or, ces nomades ont plus d'une qualité; ils sont simples, courageux, obligeants, ordinairement sincères, plus soucieux de jouir de ce qu'ils possèdent que d'augmenter leur avoir, imprévoyants et de premier mouvement, nullement cruels par goût, mais peu impressionnables et, par suite, capables de commettre à l'occasion, quand ils le jugent utile, des actes de férocité froide. A ce sujet, on n'a pas encore oublié les horreurs qui ont marqué les conquêtes de Gengis et de Timour.

Le Chinois de l'histoire ressemble encore, au fond, à son ancêtre tartare; mais il a perdu certaines qualités et gagné certaines autres. Moins sanguinaire encore que le Tartare, il est resté peu sensible aux souffrances d'autrui et très capable d'atrocités commises à froid. Il a totalement perdu le courage militaire; il le sait, mais n'en rougit nullement. Pendant la révolte des *Taïpings*, le domestique chinois d'un marchand anglais de Shanghai apporta chez son maître le cœur d'un rebelle afin de le manger pour se donner du courage¹. Le Chinois actuel est presque dépourvu de spontanéité; les actes les plus indifférents de sa vie sont soumis à un rituel machinal, qu'il n'enfreint guère; mais, autant qu'il est en

1. Tylor, *Early history of Mankind*, p. 167.

lui, il calcule les suites, avantageuses ou non, de ses actions. Il est prudent jusqu'à la méfiance, mercantile, intéressé.

D'autre part, c'est un ouvrier incomparable, le digne descendant des clans primitifs, qui, peu à peu, au prix de milliers d'années de labeur patient, ont défriché, assaini le vaste Empire du Milieu et créé l'énorme agglomération humaine qui le peuple : « Le laboureur chinois, écrit un ancien observateur, déploie souvent des qualités morales, qui illustreraient des hommes d'un rang plus élevé¹. »

C'est un Tartare assoupli, dressé pour l'activité laborieuse et l'obéissance aux lois et coutumes de son pays.

Cette transformation du caractère, depuis les ancêtres barbares jusqu'aux Chinois actuels, si parfaitement adaptés à leur civilisation utilitaire, résulte d'une lente refonte morale, qui a commencé avec l'histoire de la Chine. Nous allons rappeler non pas sans doute les événements spécialement historiques de l'empire chinois, mais les particularités de tout ordre propres à jeter quelque lumière sur la mentalité de la nation. Un mot d'abord des origines.

A l'aurore des temps historiques, le genre humain était déjà bien vieux; puisque, sans même parler de l'Égypte, le plus antique foyer civilisateur que nous connaissions, il en existait plusieurs autres, particulièrement l'Assyrie, la Chaldée, la Perse, pour les races blanches; et, pour les races jaunes, sûrement la Chine et peut-être, mais ici nous ne pouvons plus que conjecturer, peut-être les mystérieuses populations, qui, sur les hauts plateaux de l'Amérique centrale, ont fondé les premières civilisations barbares dont avaient hérité les Aztèques et les Quichuas. Nous avons essayé d'apprécier la valeur mentale de ces derniers. Bientôt nous en ferons autant pour les antiques royaumes créés par les races

1. Grosier, *loc. cit.*, t. II, p. 366.